4e Année Nº 140 Le Nº 0$50 Jeudi 6 Mai 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



L'Arroyo chinois à Cholon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 140 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 6 mai 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale — Pas d'ordre nouveau dans un régime de partis	1
Le grand serpent de mer (suite), par Jacques MONTCONE	3
La Route Coloniale n° 13 ou Route René-Robin, par X.	6
Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — Devinettes annamites	8
Présentation de Pham-duy-Khiêm, Lauréat du Prix littéraire de l'Indochine, par André FONTANE	11
Dans les rues de Cholon, par Georges RIBON	I à IV
La Jeunesse féminine à Dalat, par L....	V à VIII
S. E. Pham-Quynh intime, par HUONG-GIANG	IX à XI
Une légende annamite représentée sur la scène à Tokio	XII
Le kapok, par R. JEANNIN	13
Retour du Cambodge, par NGUYEN-TIEN-LANG (*Aux Ecoutes de Radio-Saigon*)	16
La Semaine dans le Monde	18
Revue de la Presse Indochinoise	20
La Vie Indochinoise	21
Courrier de nos lecteurs	22
Mots croisés n° 110	23
Solution des mots croisés n° 109	23

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

Pas d'ordre nouveau dans un régime de partis

DANS une série d'études successives, nous avons précisé le fondement de la société organisée, la personne — et ses éléments de base —, la famille, le métier, la propriété, « le juste salaire », la région.

Avant d'étudier sa structure, il nous semble nécessaire de préciser à nouveau — tant ce point nous apparaît essentiel — la condition sine qua non de la révolution sociale envisagée : l'ablation du régime des partis.

« Réaliste et personnaliste, une société organisée doit exclure le régime des mythes.

Aussi exige-t-elle, pour pouvoir vivre, que les idées de parti, de race ou de classe — que les mythes diviseurs — ne règnent pas sur la politique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On peut observer, par l'exemple de la France actuelle, à quelles conséquences sociales mène le régime des partis.

Pour prospérer, en effet, chaque parti doit s'asservir les « puissances professionnelles », les « puissances réelles ». Aussi voit-on l'argent de l'Etat distribué en subventions. Que celles-ci aillent au patronat ou aux syndicats ouvriers, aux fonctionnaires ou aux travailleurs isolés, elles n'ont toujours qu'un but : asservir. L'économique devient l'esclave du politique, et en retour, tente de se soumettre son souverain.

Consortiums, banques, ploutocratie interviennent dans la politique en finançant les élections de divers partis ; les syndicats en soutenant d'autres partis ménagent eux aussi leur influence.

Economique, social, politique, perdent alors leur indépendance. Et dans cette confusion des pouvoirs, dans cette lutte occulte et inévitable en démocratie, les personnes seules sont les victimes. C'est toujours à leur détriment que se concluent de tels marchés.

La société corporative ne saurait donc subsister dans un régime de partis. Si, on l'a montré en étudiant l'Etat, la démocratie est un fléau politique, une erreur politique, elle est aussi, par ses conséquences et son jeu normal, un fléau social, une erreur économique.

Alors que le régime corporatif tend à fédérer, à contrôler, à personnifier, à unir, la démocratie politique divise, suscite les haines, pose à son principe même les rivalités.

Il y a des conditions politiques à un régime social humain. Au premier rang de ces conditions : la suppression du régime des partis.

On ne conçoit pas comment l'ordre social (et l'on sait assez que nous entendons ici non l'ordre extérieur, formel, mais la protection efficace des libertés et des personnes) pourrait être maintenu dans un état d'anarchie et de division politiques.

Pour instaurer une société organisée, il faut tuer la démocratie ! » (1).

Ces lignes ont été écrites en 1934. Elles ont été hautement confirmées par le Maréchal dès sa prise de pouvoir, et il n'a cessé depuis, dans ses messages, d'insister sur cette condition essentielle de notre relèvement :

« Notre démocratie *parlementaire* est morte...

« L'activité des partis politiques et des groupes d'origine politique est suspendue...

« Ces partis ne pourront plus tenir ni réunions publiques, ni réunions privées. Ils devront renoncer à toutes distributions de tracts ou d'affiches...

« La France comprend aujourd'hui qu'elle s'était égarée en essayant de transplanter chez elle des institutions et des méthodes qui n'étaient point faites pour son sol et pour son climat... »

« La nation française a rompu légalement avec un régime que les faits ont condamné et qui est mort de ses fautes...

« L'ordre nouveau ne peut en aucune manière impliquer un retour, même déguisé aux erreurs qui nous ont coûté si cher...

« La politique dont je veux vous entretenir n'est pas cette lutte stérile ou funeste de partis et de factions, ce fiévreux déchaînement d'ambitions personnelles ou de passions idéologiques, cette excitation permanente à la division et à la haine où un historien voyait la plus dangereuse épidémie qui puisse s'abattre sur un peuple...

« Il faut que l'impuissance de l'Etat cesse de paralyser la Nation...

« Un Etat fort est l'organe indispensable d'un bon gouvernement parce que, pour remplir dignement sa mission, un Etat doit être libre, et que seules les mains libres sont fortes pour le bien.

« C'est cet Etat fort, ramené à ses attributions véritables, que nous voulons instituer sur les décombres de l'Etat énorme et débile qui s'est effondré sous le poids de ses faiblesses et de ses fautes, beaucoup plus que sous les coups de l'ennemi... »

C'est cet Etat fort qui sera l'artisan de la société nouvelle organisée pour les libertés.

Pas d'ordre nouveau, pas de société corporative dans un régime de partis.

INDOCHINE.

(1) Thierry MAULNIER, J. P. MAXENCE, Robert FRANCIS, 1934.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE GRAND SERPENT DE MER

par JACQUES MONTCONE (*Suite*)

c) Le Serpent de mer de la « Décidée » (1904).

Rapport du Lieutenant de vaisseau L'Eost, commandant la canonnière « Décidée ».

« Amiral,

» Dans l'après-midi du 25 février, faisant route pour sortir de la baie d'Along, la « Décidée » a rencontré, à hauteur du rocher La Noix, un animal étrange, paraissant être de la même espèce que ceux observés dans les mêmes parages en 1897 et 1898 par M. le Lieutenant de vaisseau Lagrésille à bord de « l'Avalanche », observations publiées au bulletin de la Société Zoologique de France (année 1902) et dont je n'ai eu connaissance qu'après les miennes propres.

» J'aperçus d'abord le dos de l'animal à 300 mètres environ par bâbord devant, sous la forme d'une masse noire arrondie, que je pris successivement pour un rocher, puis la voyant mobile, pour une énorme tortue de 4 à 5 mètres de diamètre.

» Peu après, je vis cette masse s'allonger et émerger successivement, par une série d'ondulations verticales, toutes les parties du corps d'un animal ayant l'apparence d'un serpent aplati dont j'estimai la longueur à une trentaine de mètres et la plus grande largeur à 4 ou 5 mètres.

» L'animal ayant plongé, je cessai de l'observer, mon attention ayant été distraite par la manœuvre du bâtiment.

» Les observations qui suivent ont été recueillies près de différentes personnes de l'Etat-Major et de l'Equipage.

» L'animal apparut une seconde fois à environ 150 mètres et vint plonger sous le bâtiment immédiatement sur l'arrière de la coupée. Son dos, dans cette seconde apparition fut d'abord seul visible. Il était de coupe hémicirculaire, nullement semblable à celui des cétacés (Docteur Lowitz). Sa peau était noire, présentant des taches jaunes marbrées (timonier breveté Sourimant). Selon le second maître de timonerie Le Guen, elle était jaune foncé, et parfaitement lisse.

» Le dos aurait ensuite disparu en laissant de grands remous et la tête seule aurait émergé près de la coupée. Voici, en effet, les observations du quartier maître Pinaud, qui se trouvait à cet endroit. Tous les camarades présents l'ont confirmé en tous points ;

» Ayant entendu un bruit de voix sur la passerelle, il regarde dehors et aperçoit un grand remous comme celui de la mer brisant sur une roche à fleur d'eau, ou encore comme celui que produit un sous-marin dans sa plongée. Il se retourne pour appeler ses camarades et tous viennent regarder.

» La tête et le cou sortent alors de l'eau, à peine à 40 mètres. Cette tête était de la couleur des roches de la baie (grisâtres, elles ont des blancs mélangés de jaune). Elle ressemblait à celle d'une tortue ; la peau en paraissait rugueuse, cette rugosité semblant plutôt due à des écailles qu'à des poils.

» Le diamètre qu'indiquent les témoins pour la partie la plus large de la tête varie de 40 à 80 centimètres, ce diamètre était légèrement supérieur à celui du cou.

» La tête soufflait deux jets d'eau vaporisée, le reste du corps apparaissait à fleur d'eau. Il avait des ondulations dans le sens horizontal. L'animal s'avançait avec une vitesse propre estimée à 8 nœuds.

» Arrivée près du bord, la tête plongea et l'on vit le long du corps qui émergeait à peine, une suite d'ondulations verticales se transmettre.

» L'animal ressortit aussitôt près de la hanche-tribord du bâtiment. Le fusilier breveté Lecoublet et le gabier auxiliaire Le Gall se trouvaient là.

» Le corps s'avançait en ondulant verticalement. Il avait dans sa longueur 5 ou 6 ondulations très prononcées. Cette longueur est estimée par les deux témoins supérieure à 10 mètres. Ils décrivent une tête plus large vers l'arrière qu'à l'avant, plus allongée que celle d'un phoque.

» Le corps leur a paru à peu près d'égale dision sur toute sa longueur. Ils le comparent à celui d'un souffleur.

» Cette appréciation, rapprochée de l'estimation à mon avis beaucoup trop faible de la longueur de l'animal, me fait croire que ces témoins n'ont vu qu'une partie du corps.

» La peau était lisse. Personne n'a vu de nageoires. L'animal ne soufflait pas à ce moment. Il plongea de nouveau et reparut assez loin derrière. On ne distinguait plus alors qu'un corps noirâtre allongé, à sinuosités mobiles, et deux jets d'eau vaporisée.

» Enfin, d'après les observations des témoins de la coupée, l'animal respirerait plutôt par des narines que par le sommet de la tête.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

» Les détails de la tête n'ont été observés par personne. »

III. — LE SERPENT DE MER DU « SAINT-FRANÇOIS-XAVIER » (1925).

Le lundi 2 février 1925, le vapeur français « Saint-François-Xavier », allant de Nouméa à Newcastle (Australie), aperçut à 18 h. 30, à 2.000 mètres du cap Stephen, un serpent de mer à cinq anneaux d'une longueur totale de 18 à 20 mètres.

Dans une lettre au commandant du « Lanessan » datée de Haiphong, 18 mars 1925, qu'accompagnait le croquis joint, le capitaine Jaillard donne les détails suivants : « Le second capitaine, le second lieutenant, l'officier T. S. F. et le 3e mécanicien sont unanimes pour certifier les lignes suivantes :

» ... Il a été vu, flottant par tribord avant et à 10 mètres du navire, deux masses semblables à des carapaces de tortues. Par le travers des machines, il est sorti de l'eau une grosse tête semblable à une tête de chameau montée sur un cou long et flexible, possédant une grande ressemblance avec le cou d'un cygne ; la hauteur du cou est de 2 m. 50 environ. Le corps, gros comme les grosses barriques bordelaises et formant une chaîne de cinq anneaux ; sur le quatrième anneau, un aileron comme en possèdent les requins, de grande dimension, mesurant 1 m. 50 de base et de hauteur. L'aileron semblait de couleur noirâtre, la couleur de l'animal d'un jaune sale, la peau lisse, sans apparence d'écailles.

» En passant par l'arrière du navire et à la hauteur de l'hélice tribord, la tête de l'animal se mit en mouvement de l'avant à l'arrière ce qui porte à croire que l'animal a été touché par une pale d'hélice. Sa marche semblait gênée et ne ressemblait en rien à celle des petits serpents qu'on rencontre aux abords des côtes.

» L'animal a été vu pendant 15 minutes. Aucune illusion d'optique n'est possible, car, en plus du témoignage des Européens, les noirs de Calédonie embarqués comme matelots, les boys annamites et les chauffeurs chinois ont tous poussé un seul cri : « Voilà le dragon ! » Même, ces derniers lui ont offert une offrande.

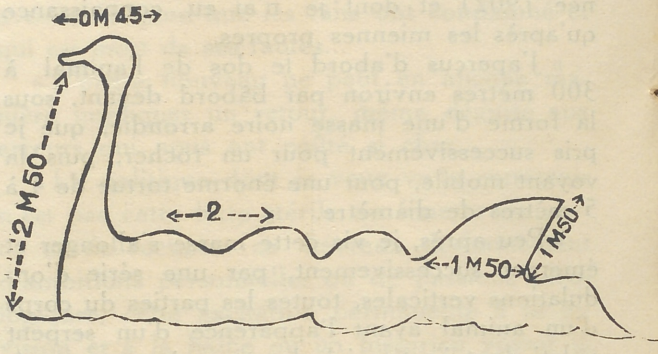
» Comme la nuit tombe très vite à cette époque, nous ne pouvons donner d'autres détails.. »

IV. — LE SERPENT DE MER DE L'AVION D'AIR-FRANCE (1936).

Voici à notre connaissance, la première rencontre de ces deux monstres : l'avion et le serpent de mer, rencontre dont nous empruntons les détails à l'« Ouest-Eclair » du 13 décembre 1936.

M. Laurent Pelletier, ancien combattant, propriétaire d'une plantation d'hévéas à Canlo et sous-ingénieur des Ponts et Chaussées en Indochine, revenait en congé de Saigon en France par l'avion d'Air-France. Le jeudi 1er octobre 1936, après le départ de Djask, un peu dans l'est d'Ormuz (au Sud-Est de Bender-Abbas), vers 8 h. 10, M. Pelletier (laissons-le parler) : « ... vis d'abord, assez loin de la côte, à une distance que je ne pus apprécier, un long bouillonnement d'écume surprenant au milieu de ce calme plat, se déplaçant d'ouest en est, en décrivant un large arc de cercle... Je suivais des yeux cette courbe inexplicable, lorsque, à une certaine distance d'elle, je vis filer, puis disparaître une forme sombre, très longue, onduleuse, quelque chose qui se mouvait en serpentant...

» Je distinguai un petit renflement, la tête



Le serpent de mer du " Saint-François-Xavier ", d'après le dessin joint au rapport du capitaine Gaillard.

sans doute, un cou très long, puis un anneau plus ventru — comme les photos de boas digérant un mouton, — enfin une queue très longue, beaucoup plus longue que le cou, presque égale à la longueur totale du cou et du ventre. Je ne peux dire si les ondulations de la marche étaient verticales ou horizontales, à cause de l'acuité de l'angle visuel, mais le monstre procédait par ondulations. »

M. Pelletier ne put attirer l'attention de ses compagnons de route sur le phénomène, ne voulant pas perdre l'animal de vue, mais il put, avec un appareil Contax qu'il tenait prêt pour photographier les ruines d'Ormuz, prendre deux clichés dont on trouvera l'un reproduit ci-contre. Le rédacteur de l'« Ouest-Eclair » en vit la pellicule, dont tout truquage semble bien avoir été impossible.

V. — ET MAINTENANT, EN CHASSE !

Dans un petit manuel à l'usage des amateurs de chasse au Serpent de mer, la Société Zoolo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gique de France a tracé un programme fort pertinent, dont nous reproduisons l'essentiel, d'après Georges-G. Toudouze (« Mer et Colonies », février 1923).

Comme terrain de chasse, on y recommande principalement la baie d'Along, seul lieu où le Megophias megophias ait été vu par couples, et région à tiédeur sous-marine et structure favorables à son habitat.

Puis vient la méthode de chasse : l'animal étant timide et rapide, la chasse par grand navire est un mauvais système. Le petit canot, surtout à rames, est bien préférable « la bête se laissant volontiers approcher quand on ne lui fait pas peur ». Quant à l'arme, rejeter le fusil ou le canon, car le corps coulerait : le harpon, rien que le harpon, à la main ou au canon lance-harpon, pour maintenir l'animal en surface. L'attaque à main, de près, n'est pas dangereuse, car tous les observateurs sérieux s'accordent pour dire que la bête s'enfuit et n'attaque pas. « La masse et la silhouette inhabituelles du Megophias megophias sont plus impressionnantes que périlleuses. »

La capture accomplie, prendre toutes les photos possibles, en couleur s'il se peut, des dessins, aquarelles, notes (dont le schéma très complet formerait un « état », pour lequel le Service I. P. P., notre bon oncle à tous, ne manquerait pas de faire un imprimé spécial, n'était la crise du papier).

Enfin, ramener pièces à convictions et trophées, la bête entière, si possible, naturellement. « Si les circonstances ne le permettent pas, il faut la dépouiller, rapporter le crâne, le squelette des pattes ou nageoires, quelques vertèbres, ou, si possible, le squelette entier, les viscères ou la peau. »

Il ne reste plus qu'à trouver un président qualifié pour l'A. C. S M. ou Association des Chasseurs de Serpents de mer, dont la création s'impose. Ensuite, mon Dieu, il n'y aura plus qu'à mettre la main sur l'animal. Cette simple formalité ne saurait d'ailleurs arrêter personne.



Le Serpent de mer vu d'un avion l'Air France (1936) *(D'après une photographie.)*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Route Coloniale n° 13 ou Route René-Robin

DE SAIGON A LUANG-PRABANG (1.680 km.)

par X.

CETTE route est une création des années 1935 à 1943. Il n'existait en 1935, autant que route automobilable, que le tronçon Saigon-Kratié (290 kilomètres).

Au delà de Kratié, jusque Thakhek (670 kilomètres) par Stung-treng, Paksé et Savannakhet, le tracé actuel de la route était jalonné par une fort mauvaise piste, totalement impraticable en saison des pluies, et sur laquelle, même en saison sèche, les voitures les plus légères risquaient l'enlisement dans les sables. Aller de Thakhek à Kratié en automobile était une véritable expédition.

Entre Thakhek et les mines d'étain de la Nam-Pathène (60 kilomètres), la situation était un peu meilleure en saison sèche, mais guère plus brillante dans l'ensemble.

Toute communication routière cessait à partir des mines, et l'on ne retrouvait une route qu'à quelques kilomètres à l'est de Vientiane, route qui cessait à son tour à quelque 150 kilomètres au nord de cette ville. Rien n'existait de nouveau avant d'arriver à une vingtaine de kilomètres de Luang-prabang.

Au total, on peut dire qu'à la section Saigon-Kratié près la Route Coloniale n° 13 était un pointillé surmonté d'un numéro, sur les cartes.

D'une part, le Sud-Laos (Paksé et les Bolovens) était relié à Saigon par la section sud de la Route Coloniale n° 13 (614 kilomètres) dont le trafic, combiné avec celui de la voie fluviale (Kratié en toute saison, prolongement jusqu'à Vœune-Kham à l'aval des chutes de Khône en saison des hautes eaux) devait satisfaire aux besoins de cette région dépendant économiquement de Saigon.

D'autre part, le Moyen et le Haut-Laos, restaient nécessairement tributaires du fleuve, mais la Route Coloniale n° 9 (330 kilomètres, de Dong-hà à Savannakhet) et la nouvelle Route Coloniale n° 12 (135 kilomètres, de Bannaphao, terminus du téléférique) le rattachaient par des voies routières et ferrées relativement courtes à la côte d'Annam et à ses ports de Benthuy et Tourane.

Les sections Savannakhet-Thakhek et Paksane-Vientiane permettaient le fonctionnement d'un service rapide de voyageurs. Ceux-ci, transportés par autocars de Donghà à Thakhek, prenaient à Thakhek un service rapide de pirogues jusque Paksane et achevaient également par autocars le voyage de Paksane à Vientiane.

Enfin, pendant la même période, fut réalisé le prolongement jusqu'à Luang-prabang de la Route Coloniale n° 7 (Route de la Reine Astrid) qui a du Phoukhoun à Luang-prabang un tronçon de 134 kilomètres commun avec la Route Coloniale n° 13.

En 1934, le Gouverneur Général René Robin, prévoyant l'expiration en 1937 du contrat extrêmement onéreux (subvention de 800.000 piastres de cette époque, par an) qui liait la colonie aux Messageries fluviales, et se rendant compte qu'il fallait assurer la navigation sur le Mékong bief par bief, en reliant chacun de ceux-ci au point de la côte le plus proche, et non en cherchant à faire subsister une impossible navigation de bout en bout, prit la décision d'entreprendre la construction des sections les plus urgentes de la route qui porte maintenant son nom.

Cette réalisation commencée au début de 1935, fut achevée courant 1937, à la date prévue, elle portait

1° Sur la section Kratié-Stungtreng-Paksé, 324 kilomètres ;

2° Sur la section Thakhek-Savannakhet, 100 kilomètres (30 kilomètres communs aux Routes Coloniales nos 13 et 9 existaient déjà) ;

3° Sur la section Paksane-Vientiane, 150 kilomètres.

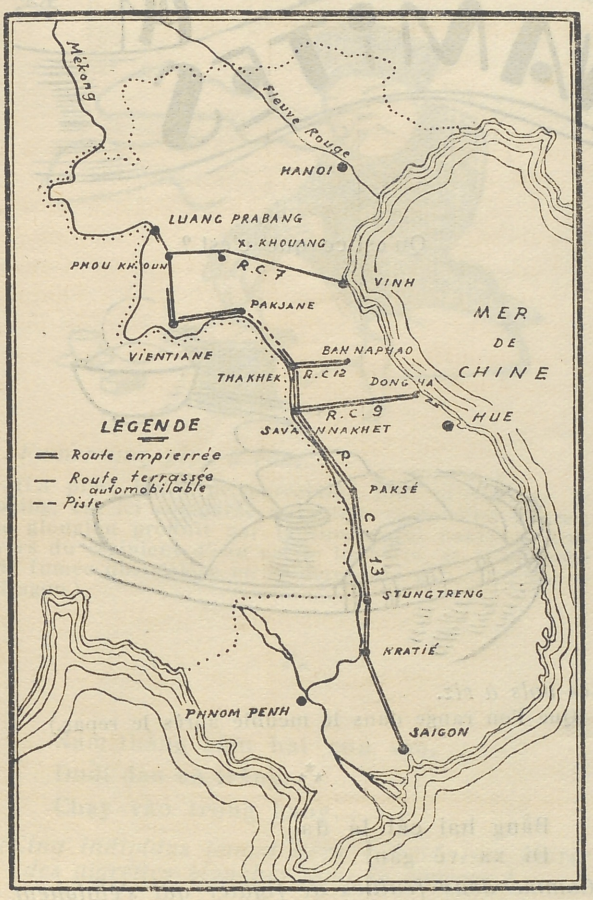
Ces réalisations étaient complétées par l'aménagement et le classement en Route Coloniale (Route Coloniale n° 12) de la piste Bannaphao-Thakhek (134 kilomètres).

Ce programme formait une première étape

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

parfaitement cohérente dont la conception était intimement liée à celle de l'exploitation des transports au Laos.

De 1937 à 1940, l'effort entrepris fut poursuivi quoique à un rythme moins rapide. Il porta, d'une part, sur la consolidation des résultats obtenus (deuxième empierrement, relèvement des sections anciennes ou nouvelles qui n'étaient pas à l'abri des submersions du fleuve ou de ses affluents) et, d'autre part, sur la réalisation d'une nouvelle section : Sa-



vannakhet-Paksé (240 kilomètres) qui fut achevée en 1941.

A cette date, une route à caractéristique excellente, reliait en toute saison, sur 960 kilomètres, Saigon à Thakhek.

Il restait cependant encore deux lacunes importantes : celle de Thakhek à Paksane (180 kilomètres) et celle du col de Dendin au carrefour de Phoukhoun (80 kilomètres en région extrêmement difficile) qui séparaient Vientiane de Thakhek d'une part et de Luangprabang d'autre part.

Le Gouverneur Général décida, en fin 1940, la réalisation de la liaison Vientiane-Luangprabang, qui fut achevée en mars 1942, et lors de l'inauguration de cette nouvelle voie, il décida de combler la dernière lacune par la réalisation d'une liaison de saison sèche entre Thakhek et Paksane.

En dépit des difficultés qui ne cessaient de s'accumuler en matière de transports et de ravitaillements des chantiers, ces deux liaisons furent achevées dans les délais prescrits. La première, comme il l'a été rappelé, en mars 1942, la seconde en mars 1943.

Sans doute, ne s'agit-il dans l'un et l'autre cas que de liaisons de saison sèche (sauf entre Thakhek et les mines de la Nam-Pathène où l'on a réalisé dès à présent la route définitive), pour véhicules légers, mais la voie est maintenant tracée, et il sera possible de leur substituer progressivement (tout au moins en ce qui concerne la seconde) des routes à caractéristiques aussi excellentes que celles des sections qui relient Saigon à Thakhek.

L'isolement de Vientiane a maintenant cessé, c'est le point que l'on s'était proposé d'atteindre au plus vite.

***

On ne peut parler de la Route Coloniale n° 13, qui est l'artère longitudinale du Laos, sans dire aussi un mot de la Route Coloniale n° 12 qui est la voie d'accès la plus courte et la plus économique du Laos.

Elle est utilisée principalement comme voie d'acheminement des marchandises, par service combiné avec la voie ferrée jusqu'à Xom-cuc, et avec le téléférique de Xom-cuc à Bannaphao.

Le chemin de service du téléférique de Xom-cuc à Naphao en est le prolongement naturel. Les travaux indispensables pour améliorer ses caractéristiques, et lui permettre de se substituer en cas de besoin au téléférique lui-même sont actuellement en cours.

La Route Coloniale n° 12 sera d'autre part prolongée jusqu'à la côte dans la région de Ha-tinh, afin de réaliser une liaison routière permanente et continue entre Vinh et Thakhek. La section de Tanap à Xom-cuc (20 kilomètres) est en voie d'achèvement. Sa construction a été rendue particulièrement difficile par la présence de nombreux ouvrages d'art.

Il existe enfin, en saison sèche, une liaison routière entre Vinh et Thakhek par la Route Coloniale n° 8 et la Route Locale n° 8, via Napé et Nakai. Après l'achèvement de la Route Coloniale n° 12, cette voie ne présentera plus guère qu'un intérêt administratif et touristique, car au point de vue économique, elle n'est pas de taille à lutter avec la Route Coloniale n° 12 qui franchit la chaîne Annamitique dans des conditions topographiques infiniment plus favorables.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Ông đứng bên tây.
Bà đứng bên đông,
Đuổi nhau cùng đồng,
Chẳng bắt được nhau.

(Monsieur se tient à l'ouest,
Madame se tient à l'est,
Ils se poursuivent en tournant
Sans jamais s'atteindre.)

Qu'est-ce que c'est ?



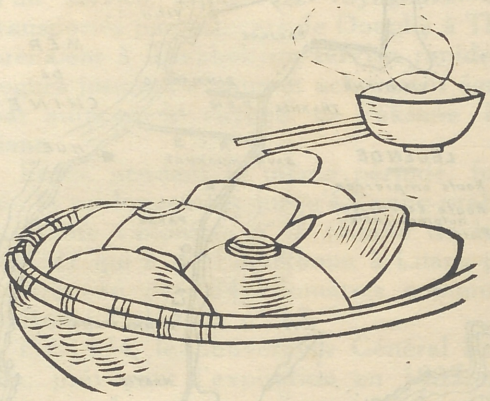
Les deux manivelles d'un moulin à riz (Cái cối xay lúa).

⁂

Mình tròn trùng trục,
Da trắng phau phau,
Ăn no tắm mát,
Bảo nhau đi nằm.

(Le corps très rond,
La peau très blanche,
Après le repas on leur lave la figure
Et ils vont se coucher tous ensemble.)

Qu'est-ce que c'est ?



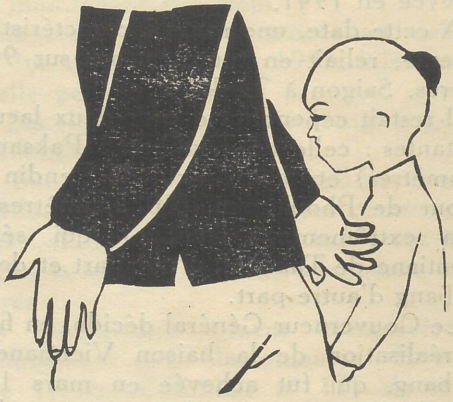
Les bols à riz.
(Que l'on range dans le meuble après le repas.)

⁂

Bằng hai cái lá đa,
Đi xa về gần.

(Comme deux feuilles de figuier qui s'éloignent et se rapprochent.)

Qu'est-ce que c'est ?



Les deux mains.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Xin lửa ông Táo
Đốt đầu ông Sư.
Sấm động ù ù.
Rồng bay phấp phới.

(Je demande du feu au génie de la cuisine,
J'allume une tête de bonze,
Le tonnerre gronde sourdement,
Et le dragon s'élève dans les airs.)

Qu'est-ce que c'est ?



Fumer une pipe à eau.

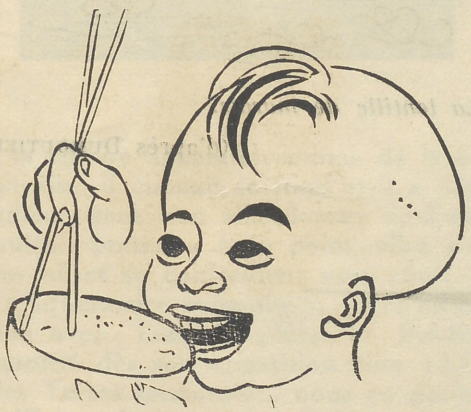
(La pipe, boule de porcelaine plus grosse que le poing, est ici comparée à la tête rasée d'un bonze ; le glouglou produit par la fumée qui passe au travers du récipient d'eau est le tonnerre, et le panache de fumée qui s'élève en se déroulant dans l'air est le dragon.)

⁂

Năm thằng cầm hai con sào,
Đuổi đàn cò trắng,
Chạy vào trong hang.

(Cinq individus tenant deux bâtons, font entrer des aigrettes blanches dans la caverne.)

Qu'est-ce que c'est ?

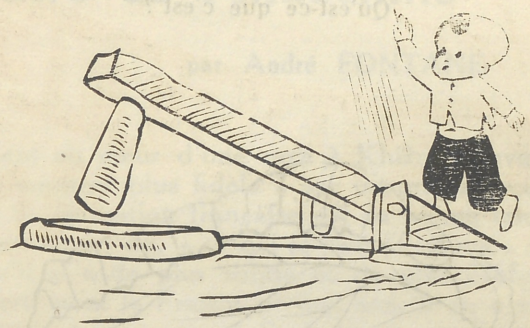


Les Annamites qui mangent du riz. Les cinq doigts tenant la baguette.

Cả một nhà,
Có một bà,
Hay gật gù.

(Dans la maison, est une vieille,
Qui ne fait que se lever et se baisser ?)

Qu'est-ce que c'est ?



Le pilon à paddy (Cái cối đâm gạo.)

⁂

Năm thằng đội năm mũ sừng,
Trèo lên trên rừng bắt con tí tị.

(Cinq individus portant cinq bonnets de corne,
Montent dans la forêt pour attraper des insectes.)

Qu'est-ce que c'est ?



La main qui cherche les poux.

⁂

Không gõ mà kêu.
Qu'est-ce qui résonne sans battant ?
Le tonnerre.

Không bào mà chơn.
Qu'est-ce qui est non raboté mais glissant ?
Un chemin mouillé.

Không sơn mà đỏ.
Qu'est-ce qui est non laqué mais rouge ?
Le soleil.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vừa tày ngón tay ; thay lay những thịt,
Thin lít những lông ; Đời cha đời ông,
Không ai mó đến.

(Un morceau de chair, de la forme d'un doigt, et couvert de poils. Au temps de mon père, au temps de mon grand-père personne n'a jamais osé le toucher.)

Qu'est-ce que c'est ?



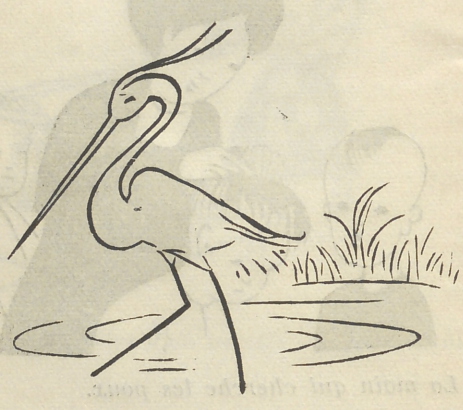
La chenille.

⁂

Chân đen mình trắng,
Đứng nắng giữa đồng.

*(Les pieds noirs, le corps blanc,
Qui se sèche au milieu du champ.)*

Qu'est-ce que c'est ?

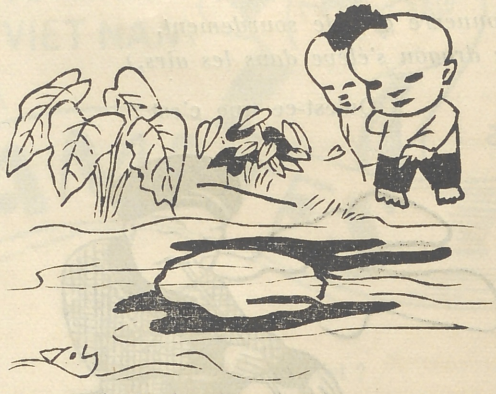


L'aigrette.

Vừa tày cái vung, vùng xuống ao,
Đào chẳng thấy, lấy chẳng được.

(Comme un disque au milieu de l'étang, personne ne peut la saisir.)

Qu'est-ce que c'est ?



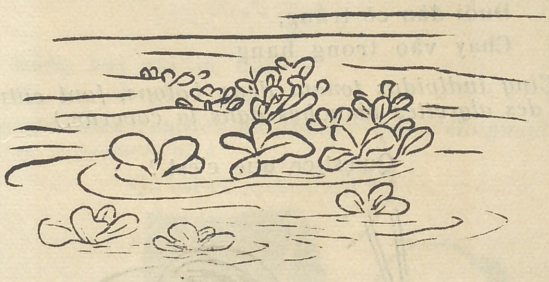
L'image de la lune.

⁂

Chân chẳng đến đất.
Cật chẳng đến trời.
Không ăn uống gì mà đẻ

*(Ses pieds ne touchent pas le sol,
Son dos ne touche pas le ciel,
Elle ne mange ni ne boit, et cependant
Elle se reproduit.)*

Qu'est-ce que c'est ?



La lentille de marais.

(d'après DUMOUTIER.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Présentation de Pham-duy-Khiêm

Lauréat du Prix littéraire de l'Indochine

par André FONTANE

L'HOMME ? Il vient d'avoir trente-cinq ans, et porte lunettes cerclées d'écaille ; derrière l'abri des verres brille un regard attentif et sensible. Il est chaud de cœur, froid d'apparence. N'attendez pas de lui qu'il se jette à votre tête. Non pas distant, mais réservé ; économe de gestes et de protestations, parce qu'il sait le prix de ces sentiments rares qui sont le sel de l'homme, l'amitié, la fidélité.



De la culture annamite comme de la culture française, il connaît le fond et il a dégagé le meilleur, sans rien abandonner de l'une ni de l'autre : poussées à ce point, elles s'unissent en lui et se confondent sans effort.

Sa « Grammaire annamite », écrite en collaboration avec Tran-trong-Kim et Bui-Ky, a fait autorité dès son apparition ; ses « Légendes des Terres sereines »... nous en parlerons tout à l'heure. Les secrets de la langue et l'âme des légendes : n'est-ce point là les deux chemins, les seuls peut-être, qui mènent vraiment au cœur d'une race ? Khiêm pouvait-il se montrer plus fidèle à ses propres sources ?

Sa formation française est en même temps, comme on dit, « ce qui se fait de mieux » ; ce qu'il y a de plus solide et de plus profond. Parti pour la France à vingt ans, il en a vécu pendant sept ans, à Paris et en province, la vie la plus intime ; la « khâgne » de Louis-le-Grand, qui est fameuse, l'a conduit à l'Ecole Normale Supérieure, d'où il est sorti agrégé de grammaire — le premier agrégé annamite — en 1935. Il enseigne aujourd'hui le français au lycée Albert-Sarraut, à Hanoi, dont il est l'un des maîtres les plus brillants — l'un des plus exigeants aussi, — chuchotent ses élèves : car, pour se satisfaire d'à-peu-près, il se fait une trop haute idée du beau métier d'éducateur, et du service qu'on doit à la langue et à l'esprit français.

En septembre 1939, il demanda à s'engager. On lui fit valoir qu'il ne manquait pas de postes, en Indochine même, où il pût se mettre au service de la France en guerre, peut-être plus efficacement encore que comme soldat. Il ne voulut rien entendre. Obstiné, inflexible dans son jugement (c'est là un de ses traits), il ne se contentait pas d'être utile : il voulait consommer l'acte du sacrifice (1), posant même comme condition expresse qu'il serait versé dans une unité combattante. On s'inclina. Il partit. L'armistice le surprit au moment où il allait recevoir un commandement au combat.

Il revint. Il reprit, à Hanoi, son enseignement, et sa place au premier rang de la jeune pensée annamite. C'est là qu'on alla le chercher, dans l'été 1941, pour siéger au Conseil Fédéral, parmi cette élite indochinoise dont l'Amiral tenait à s'entourer pour rester en contact avec les forces les plus vives du pays.

***

Son bagage d'écrivain ? Léger de poids, riche de suc. Trois livres seulement (en dehors

(1) « Lequel d'entre nous aurait oublié nos traditions chevaleresques et la vieille notion du *quân-tu*, l'homme au grand cœur ? » (*De Hanoi à La Courtine*, p. 21).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de sa « Grammaire annamite »), et trois livres assez minces : « De Hanoi à la Courtine », paru à la fin de 1941 : c'est, par lettres, sous le voile léger d'un Nam-Liên allégorique, un témoignage daté de septembre 1939 à juin 1940 ; « Mélanges », paru en 1942 — ce recueil d'études et d'essais a failli s'appeler « Fidélité », titre peut-être trop profondément juste pour être compris... —, enfin, dans les tout premiers jours de cette année, « Légendes des Terres sereines », que vient de couronner le Grand Prix littéraire de l'Indochine.

Il y a des écrivains en étendue, et il y a des écrivains en profondeur. Les deux genres sont également illustrés par des chefs-d'œuvre de première grandeur. Pourquoi opposer l'un à l'autre, pourquoi surtout prétendre entre eux établir une hiérarchie ? Est-ce au kilo ou à l'aune que se mesurent les œuvres d'art, comme l'épicerie et le calicot ?

Khiêm est de ceux pour qui chaque mot mérite d'être pesé. Il écrit peu, parce qu'il a le souci de la perfection ; et, d'abord, le sens du parfait. « Entre deux mots il faut choisir le moindre » : cette boutade qu'a reprise Valéry pourrait être sa devise, comme elle aurait pu être celle de notre Grand Siècle. Si le mot de « fidélité » est peut-être l'un des mots-clés de son caractère, ceux de « pureté » et de « dépouillement » le sont certainement de son style. C'est par cette rigueur, cette sévérité, cette longue patience et cette volonté de lucidité qu'en traits nets, brefs, sobres, mais toujours gonflés de sens et de valeur, il touche droit au cœur le sentiment ou l'idée qu'il veut exprimer. Pauvre langue française, si souvent et si durement malmenée, de quelle pure lumière tu rayonnes dans ses livres !

***

Des « Légendes des Terres sereines », Jacques Méry écrivait récemment : « Les dons de M. Khiêm ont aussi heureusement servi son sujet que son sujet l'a servi lui-même. Aux trésors de sa race tels que les lui révéla son enfance, comme à la pensée française, M. Khiêm porte une égale ferveur. C'est en outre un sensible aux émotions si violentes que sa pudeur intervient aussitôt pour masquer ce qui le touche au vif. De là ces remous en profondeur qui courent sous les mots. Dans aucun de ses ouvrages l'écrivain ne s'est mieux effacé devant son sujet ; nulle part non plus il ne s'est mieux laissé deviner. »

Vous avez lu ou vous lirez ce livre, accompli et délicat comme l'aile des papillons : il n'y faut pas toucher avec de trop gros doigt ; d'ailleurs, quelle analyse donner de ces pures légendes, où palpite doucement l'âme la plus secrète du pays d'Annam ?

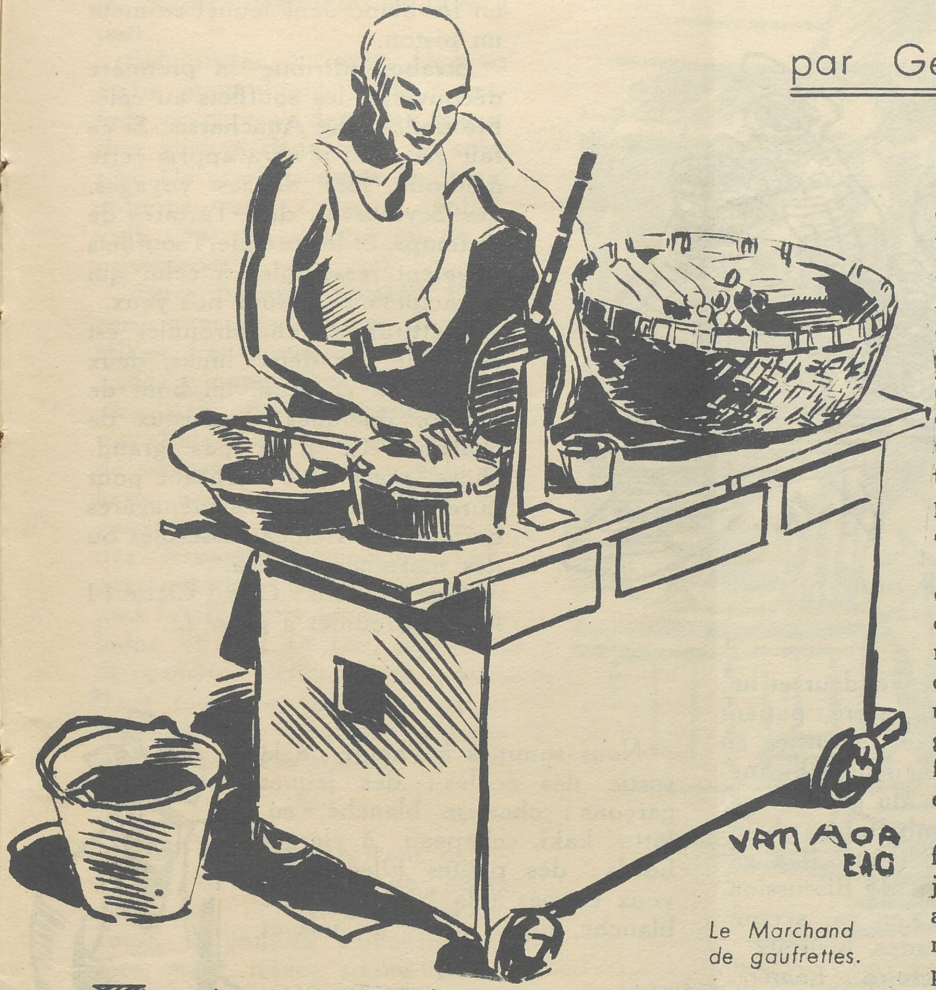
C'est là peut-être ce qui donne tant d'opportunité à un livre singulièrement inactuel. Il y a quelques années, les jeunes intellectuels voyaient volontiers dans une rupture totale avec le passé de leur race la condition nécessaire de tout progrès et le signe essentiel de l'esprit moderne. C'était n'être sensible qu'aux apparences les plus superficielles du modernisme ; c'était préparer un Etat sans racines, désaxé, flottant au gré de tous les remous et de tous les coups de vent. Khiêm, lui, dans un article sur la famille annamite qui fit quelque bruit, au début de 1939, avait eu l'occasion de prendre position contre ces vues simplistes ; les tragiques événements lui ont donné raison. Ce n'est jamais qu'un artifice de rhétorique qui oppose au passé l'avenir et le présent ; l'avenir et le présent sont fils du passé. Il ne s'agit pas de reproduire servilement ce qui a été ; mais on ne créera, dans le neuf, rien de valable, si l'on va contre l'esprit de la race. La fidélité aux ancêtres — non pas aux formes qu'ils ont connues ou créées, mais aux forces profondes qui les inspiraient — est la loi des constructions durables. Ainsi le Maréchal a voulu que la France de la Révolution Nationale fût à la fois très nouvelle et très ancienne : très nouvelle parce que très ancienne. L'Indochine a compris aujourd'hui que, pour devenir un grand pays moderne, l'ingratitude envers soi-même, envers cette figure qu'ont si patiemment formée le sol, les ans et l'effort tenace des générations, n'était pas la bonne formule. Le mythe d'Antée reste toujours vrai. Ce n'est pas du dehors, de la circonstance, de l'accident, qu'on reçoit la force de bâtir à neuf ; cette force-là, on ne la trouve qu'au plus profond de soi-même. Et c'est pourquoi, me semble-t-il, malgré toutes les apparences, les « Légendes des Terres sereines » sont bien un livre d'aujourd'hui (1).

(1) *N. D. L. D.* — Nous aurions désiré présenter à nos lecteurs dans ce numéro M. Cresson, qui a obtenu le second prix littéraire d'Indochine. Il nous a été impossible de réunir en temps voulu les renseignements nécessaires. Nous reportons donc à quinzaine la présentation de l'auteur de *Haute Région*, que nous ferons suivre d'un intéressant article sur les « Mèos » qu'il a bien voulu nous confier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DANS LES RUES DE CHOLON

par Georges RIBON



Le Marchand de gaufrettes.

LA vie est prodigieusement intense dans cette ville chinoise de Cholon ; cependant la rue n'y offre point le heurt incessant, la vivacité, les cris des rues populaires italiennes : par exemple, de la Via du Tribunali, à Naples. Ce n'est point davantage le soukh arabe du Caire ou de Damas, l'ombre ourlée de soleil, l'importunité des mendiants et des vendeurs. Une vie intense qui mêle l'artisanat à la boutique, la cuisine à la forge des bijoux ou à l'imagerie, nous laisse regarder ; ne nous regarde pas. L'appel des caractères des panneaux de réclame est muet : le bruit remplacé, comme dans le baiser des Célestes, par le frôlement et l'odeur.

Ici, la diversité des petits métiers est inépuisable, ils se coudoient, s'entrecroisent, appelant tour à tour et à la fois toutes les formes de votre attention. Ressemeleurs ; cuisiniers en plein vent ; marchands de sucreries ; bouquetières dont les bouquets à tiges serrées sont installés à la porte du dentiste ou de l'oculiste exposant sous verre, qui des bridges, qui des dissections d'œil, modèles de plâtre colorié.

***

Voyons d'abord ce marchand de gaufrettes. C'est une silhouette bien cholonnaise que celui-là. Assis à la manière chinoise, c'est-à-dire une demi-fesse et un talon sur le tabouret, l'autre pied à terre, le pantalon retroussé à mi-cuisse, il s'adresse à une clientèle particulièrement turbulente, les écoliers ; de ceux qu'un proverbe annamite dit « Nhất qui, nhì ma, thứ ba học trò » (En premier lieu, ce sont les démons, ensuite les diables et enfin les écoliers). Son commerce se tient sur une sorte de caisson roulant où l'on voit un fourneau, un pressoir, un grand bol contenant une pâte formée de farine de riz, d'œuf et de sucre mélangés.

Il a dix ans de pratique. Il fabrique 500 gaufrettes par jour soit 176.000 environ par an, car il travaille toute l'année, si le temps est beau, en pleine rue, s'il pleut, sous la véranda d'une pagode ou l'auvent d'une quelconque boutique.

Cinq cents gaufrettes par jour à un sou pièce, cela ne fait pas toujours cinq piastres pour le marchand, car il y a la casse, les frais généraux et aussi les petits chapardeurs de diablotins d'écoliers.

***

Puisque nous sommes au chapitre qui intéresse les écoliers et les enfants, restons-y, car à côté des pâtissiers, il y a toujours le marchand de jouets et de distractions diverses. Cet homme, accroupi devant deux paniers et une dizaines de boîtes d'allumettes est un marchand de cricri. Il porte des lunettes pour se donner de l'importance, avoir un air de lettré pour imposer à ses jeunes acheteurs. Les cricri mâles, les batailleurs, se vendent cinq sous chacun. Ils sont emprisonnés dans les paniers ; dans des boîtes d'allumettes se trouvent les « champions », ceux qu'un respectable marchand de cricri ne cèderait pas pour moins de 7 cents pièce.

Mais le petit Chinois a de qui tenir. Il est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le marchand de ciicri.

né commerçant. Aussi, entre le vendeur et lui, c'est un marchandage en règle, serré, patient et la bête est détaillée, soupesée, retournée en tous sens. Finalement, après bien des chicaneries, c'est le petit qui a raison du grand « catiou » et il emportera deux « imbattables champions » pour la somme de 13 cents. Il a gagné, après trois quarts d'heure de discussion, un sou sur le prix imposé. Il s'en va, accompagné d'une dizaine de camarades, heureux de son acquisition et de la victoire... financière qu'il vient de remporter sur le marchand.

***

Allons, maintenant plus loin et arrêtons-nous devant ce chaudronnier ambulant. Voyez cet instrument articulé, formé de plaquettes d'acier reliées les unes aux autres par des attaches en fer ; quand on le secoue, les plaques s'entrechoquent et on a un avertisseur. Clac ! clette ! Clac ! clette ! ! c'est le chau-chau, c'est le chaudronnier qui passe !...

Son commerce est tout entier dans une petite caisse montée sur trois petites roues provenant d'un jouet de tricycle réformé. On y trouve un petit fourneau dont le fond est en terre cuite et dont les bords sont constitués par une section de grande conduite d'eau. C'est solide, pratique et pas cher. Il y a encore le soufflet, mais celui-ci n'est pas comme le nôtre, formé de deux plaques mobiles réunies par une peau à plusieurs replis : c'est un cylindre en fer-blanc dans lequel se meut un piston.

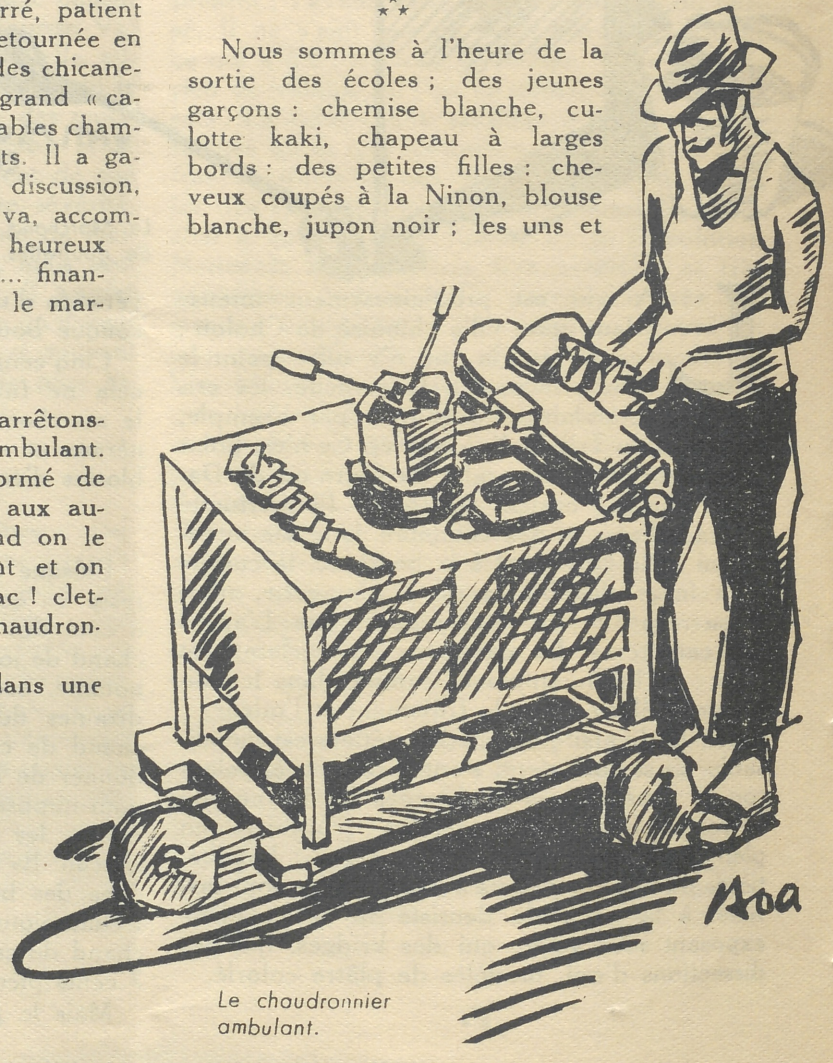
Strabon attribue la première découverte des soufflets au célèbre philosophe Anacharsis. Si ce fait est vrai, il aura appris cette méthode, lors de ses voyages, des Scythes ou des Tartares de ce temps, et les premiers soufflets devaient ressembler à celui qui est actuellement sous nos yeux.

L'attirail du chaudronnier est complété par deux limes, deux pinces, un couteau, un bout de plomb, quelques morceaux de charbon. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est suffisant pour faire le bonheur des ménagères qui ont des vieilles casseroles ou des marmites trouées.

Clac ! Clette ! Clac ! Clette ! ! le chaudronnier a passé !...

***

Nous sommes à l'heure de la sortie des écoles ; des jeunes garçons : chemise blanche, culotte kaki, chapeau à larges bords : des petites filles : cheveux coupés à la Ninon, blouse blanche, jupon noir ; les uns et



Le chaudronnier ambulant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les autres un panier, servant de cartable, à la main. Ils vont par groupes, semblables, uniformes, les garçons ensemble, les filles à part.

Suivons-les, à travers les rues qu'ils encombrent. Partout nickels et cuivres dans les magasins, surtout dans ceux de soieries. De grandes cages de cristal enferment des coupons dépliés. Cela tient de la serre ou de la ménagerie.

Autre magasin typique : l'épicerie avec ses armées de bouteilles. Les devantures des boutiques à mangeailles offrent aussi un certain style décoratif. Lyrisme alimentaire que cet étalage de saucisses pendant au bout de leurs ficelles, cette rangée de canards aplatis, ressemblant à des écussons. Remarquez l'alignement violet des foies de porc, puis fouillis vert tendre, des salades, et tout en bas, des filets de poisson délicatement roses. Dans toute la panoplie, çà et là piquées, de magnifiques gousses de piments écarlates.

***

Mais voici un fabricant de licornes, de masques, de fleurs artificielles et de cerfs-volants. Toute la famille travaille ici : père, mère, frères, sœurs ont les mains pleines de colle. Par terre traînent des papiers de couleur, de la peinture, des ciseaux.



Le cuisinier chinois.

Les cerfs-volants chinois ne sont pas faits comme ceux d'Europe, on leur donne le plus souvent la figure d'une grue, et c'est même le nom qu'ils portent en chinois.

Les cerfs-volants rappellent le char volant de l'Empereur Hoang-Ti : le prince, après avoir remporté sur les ennemis une victoire signalée, s'aperçut que les brouillards épais dérobaient les fuyards à sa poursuite, et que ses soldats ne marchaient pas avec certitude. Il éleva dans les airs un char magique qui leur montrait le Midi et les autres points cardinaux.

On a cru voir dans ce char de l'Empereur Hoang-Ti, une origine plus noble que celle du cerf-volant, c'est-à-dire l'invention de la boussole. En effet, les Chinois ne croient pas comme nous, que l'aiguille aimantée se dirige vers le Nord mais vers le Sud ; cela revient au même dans la pratique, mais la différence est très grande en théorie.

Les Chinois conservent encore avec vénération le souvenir de Hoang-Ti qui est pour eux ce que Voltaire a dit d'un de nos anciens monarques : « Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire ».

On élève les « grues » à une très grande hauteur. Les Princes et les Empereurs ne dédaignaient pas cet amusement. Quand le vent est fort, l'Empereur qui tenait la corde, l'abandonne tout à coup et l'on donne une récompense à celui qui retrouve le cerf-volant.

Ne nous hâtons point de taxer de puérilité un tel amusement, ne savons-nous pas que c'est en dirigeant vers une nuée orageuse un cerf-volant armé d'une pointe en métal, et dont la corde était garnie d'un mince fil de laiton, que le célèbre Franklin a trouvé les rapports étonnants qui existent entre l'électricité et la foudre ? C'est encore avec un cerf-volant que, lors de l'expédition d'Egypte, en 1798, l'on parvint à mesurer exactement la fameuse colonne de Pompée à Alexandrie.

***

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils sucent tous des œufs de cane, ces Chinois et Chinoises qui s'attroupent autour de la « marchande d'œufs couvés ». Ils ne perdent ni une goutte ni une miette. Leurs yeux brillants, leur bouche gloutonne, leur concentration dénotent une satisfaction évidente.

La marchande que tracasse son gosse, surveille son panier d'un œil attentif tandis que ses mains s'occupent à relever un chignon rebelle.

De temps en temps, délaissant ses cheveux huileux, elle fouille dans son panier, retire quelques œufs et les donne, contre payement au comptant, à ses clients qui recommencent le manège d'un gourmet goûtant un mets préféré, lampant les liquides, extrayant avec délicatesse les embryons d'ailes, de têtes, de pattes, cassant doucement l'albumine, brisant avec ménagement la masse globuleuse, opaque et molle du jaune.

« Est-ce vraiment bon ! » demandé-je à un mangeur qui me sourit de toutes ses dents cariées

« C'est délectable, savoureux, exquis », me dit-il dans un langage si expressif que je n'ai pas besoin de traduction pour comprendre.

Certes, l'engouement des Chinois pour les œufs couvés est surprenant, mais on le comprendra facilement quand on saura qu'ils représentent à leurs yeux un aliment particulièrement nutritif et fortifiant.

(A suivre.)



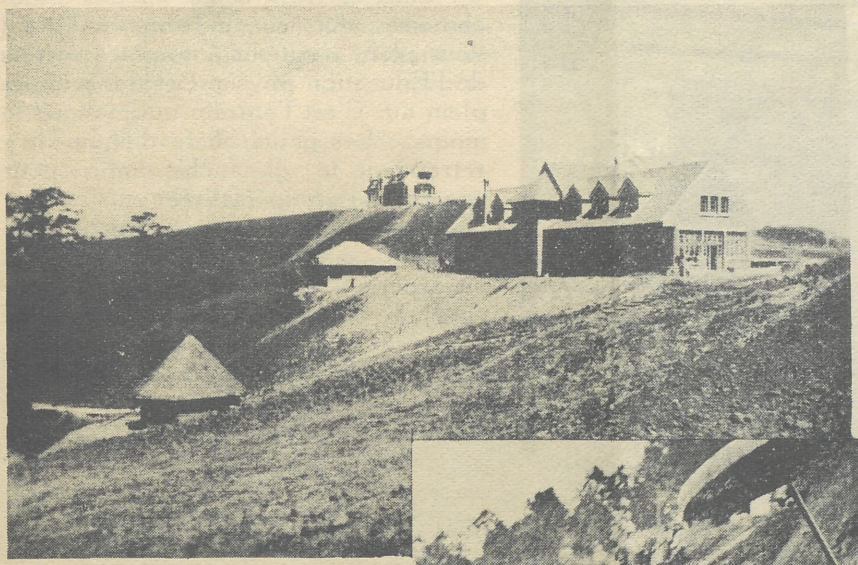
Le fabriquant de licornes, de masques, de fleurs artificielles et de cerfs-volants..

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA JEUNESSE FÉMININE

A DALAT

par L..



Ci-contre, *au premier plan : Ecole des monitrices ; au 2e plan : Noviciat.*

Ci-dessous : *Baptême de la Promotion Impératrice d'Annam (22-12-42*



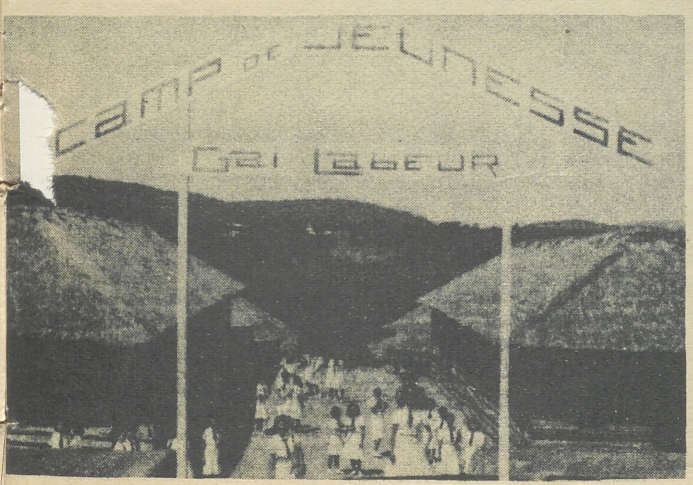
JADIS... avec son herbe rase, le sombre moutonnement des pins sur les bords, le Mamelon solitaire portait avec orgueil les 1.516 mètres révélés fièrement par son point géodésique.

Un jour, en 1941, sous l'impulsion généreuse de l'Amiral Decoux, visites, mesures, calculs sans fin, puis une nuée d'ouvriers piochant, taillant, découvrant sous le ciel clair, les tons ardents du sol ocre et roux.

« Oh, oh, fit le Mamelon tranquille, entr'ouvrant un œil étonné, que va-t-il se passer ? »

Ce qui se fit depuis cette date ? Le voici :

Camp de Jeunesse "Gai Labeur."



D'abord, à flanc de coteau, une maison rose accueillante, — « Montjoye » — abrite d'un côté les jeunes filles qui désirent, en toute saison, s'y venir reposer ; de l'autre, l'Ecole des Monitrices, qui ouvrit ses portes le 5 février 1942 aux premières élèves — Promotion Mme Jean Decoux —, en octobre suivant, deuxième promotion — Impératrice d'Annam —, la troisième en cours actuellement, un quatrième stage en 1943.

Aux vacances de 1942, deux stages d'information pour institutrices. En 1943, sont prévus les mêmes pour les Institutrices d'Annam, puis de Cochinchine.

Des escaliers, un chemin qui descend tout seul et un grand écriteau : Camp de Jeunesse « Gai Labeur », en deux mots, un vrai programme ! Cantonnements de bois clairs, aux toits de chaume, avec box ou dortoirs.

En 1942, y furent reçues successivement les jeunes Eurasiennes de la Protection de l'En-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



" La Maison " des bébés eurasiens.

fance de Cochinchine ; des enfants de Thu-duc, Nha-trang, Qui-nhon ; quarante-quatre institutrices de Cochinchine ; une quarantaine d'institutrices catholiques, religieuses, juvénistes. Aux plus jeunes, furent faits : éducation physique et enseignement ménager. Puis, un Camp de Guides de France ; des monitrices venant y goûter le bénéfice d'une vie plus rude ; à Noël, nouveau camp Guide.

Cette année, les enfants de Thu-duc, petites orphelines sans famille, y viennent passer le Têt. En février, la semaine d'information des Dirigeantes d'œuvres de Jeunesse, venues des pays de l'Union pour échanger de grandes idées, inaugure la salle des Cours, rustique et simple, dans les bois. Lui succède l'Ecole Supérieure des Cadres, avec ses trente-deux candidates.

Puis sont attendus les enfants des Surveillants de l'Hôpital Psychiâtrique de Biên-hoa, des Camps de Guides, de Préjécistes, du Centre de Jeunesse de Cochinchine, des Louveteaux, de petits enfants pauvres, objet des sollicitudes du commandant Ducoroy, que jusqu'ici personne n'a songé à doter d'un peu de bonheur.

Tout près s'étale, magnifique, le stade splendidement aménagé. Outre son utilisation habituelle, s'y déroulent des réunions de jeunes filles, des matchs de basket, bientôt même de tennis (court en construction). Chaque jeudi, c'est grand déploiement par équipe — sous l'œil maternel et vigilant des élèves de l'E. S. M. I. C. — de deux à trois cents fillettes indochinoises qui, en uniforme kaki s'il vous plaît, s'initient à tous les secrets de l'Education physique et des jeux de plein air. C'est l'entrain qui manque le moins... Les petits chefs d'équipe s'y retrouvent le dimanche matin pour une formation spécialisée.

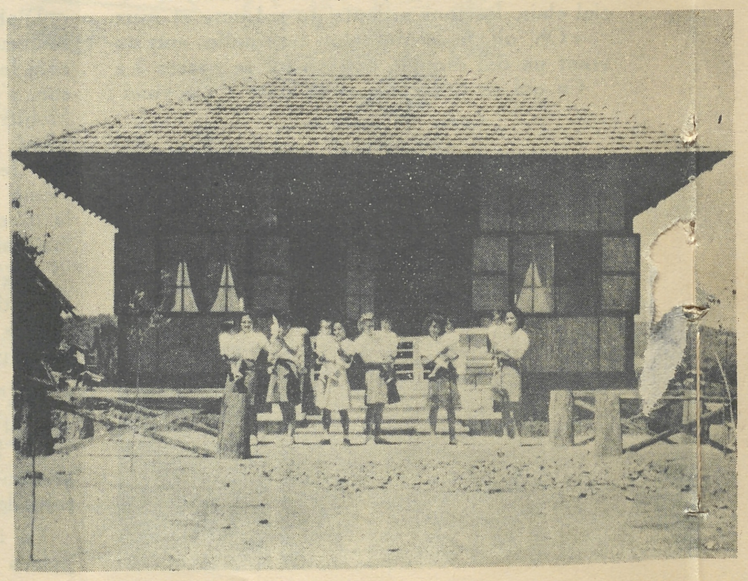
En remontant, à main gauche, une coquette maison de bois s'intitule « Garderie » et reçoit chaque matin vingt à vingt-cinq bébés annamites dont les mères travaillent. Là aussi, éducation physique : un « moniteur » de cinq ans y fait gravement défiler son bataillon, avec salut olympique et chants à l'appui. C'est charmant, blanc et rose, confortable, mais un défaut : trop petit !...

Une autre maison, « L'Abri », où de grandes jeunes filles annamites orphelines, des Eurasiennes se forment à l'art ménager.

Auprès, attendant la construction promise de plusieurs pavillons, les bébés eurasiens. Le nom de cette demeure ? Tout bonnement « La Maison », qui sera leur..., chaude, maternelle, attentive toujours, remplaçant au cours de leur vie la douceur du foyer qu'ils n'auront pas connu.

En dehors de Dalat, et fonctionnant depuis déjà plusieurs années, deux Dispensaires : Trai-Ham, petit ouvroir, éducation physique ;

La Garderie (Ecole pratique de Puériculture).



Entrerays, où l'on groupe en même temps la jeunesse féminine le jeudi : éducation physique, couture, un peu d'hygiène.

Ce qui doit se faire encore ?

L'Ecole Saint-Vincent, dans un nouveau et important village, distant de sept kilomètres ; à côté, un dispensaire ;

Une future école ménagère pour fillettes indochinoises ;

Une grande colonie de vacances pour petites filles, avec quelques chambres, ouvertes toute l'année réservées pour de jeunes mamans fatiguées et leurs bébés ;

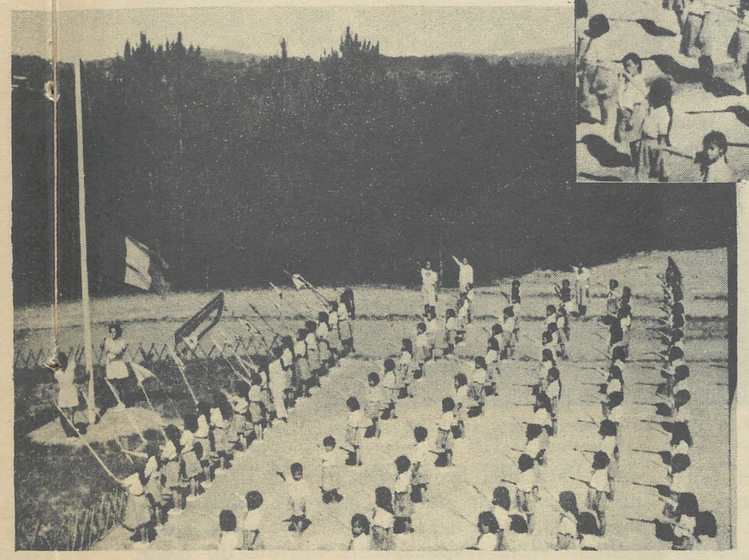
Une petite ferme modèle : poulailler, jardin potager ;

Une grande buanderie ;

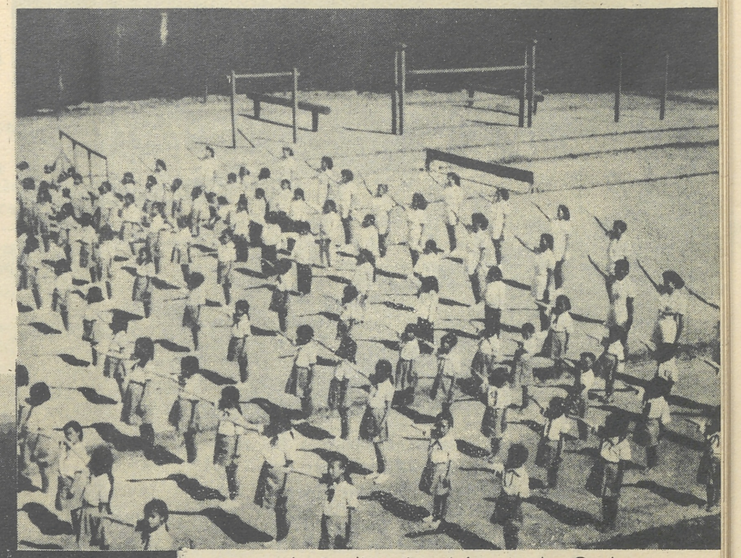
Des logements pour les serviteurs et leurs familles : les plus proches et les « premiers pauvres ».

Nous avons fermé le cercle, avec tous ses rayons réels et futurs. Revenons au Centre, foyer d'où part la vie du réseau charitable. Plus facilement, l'âme s'emplit de lumière rayonnante et de force virile dans la clarté des hauts lieux qui rapprochent du ciel.

Délibérément tournés vers l'horizon, deux bâtiments jumeaux surplombent le sommet. L'un, Noviciat ou Séminaire, où se forment les petites Sœurs indochinoises ayant même costume, même règle, mêmes habitudes qu'en plein cœur de Paris, rue du Bac... Elles y lisent, avec égal profit, les conférences toujours actuelles de saint Vincent aux premières Filles de la Charité.



Cérémonie des Couleurs



Le jeudi matin, cérémonie des Couleurs.
(Jeunesse Montjoie; Jeunesse Féminine Annamite).

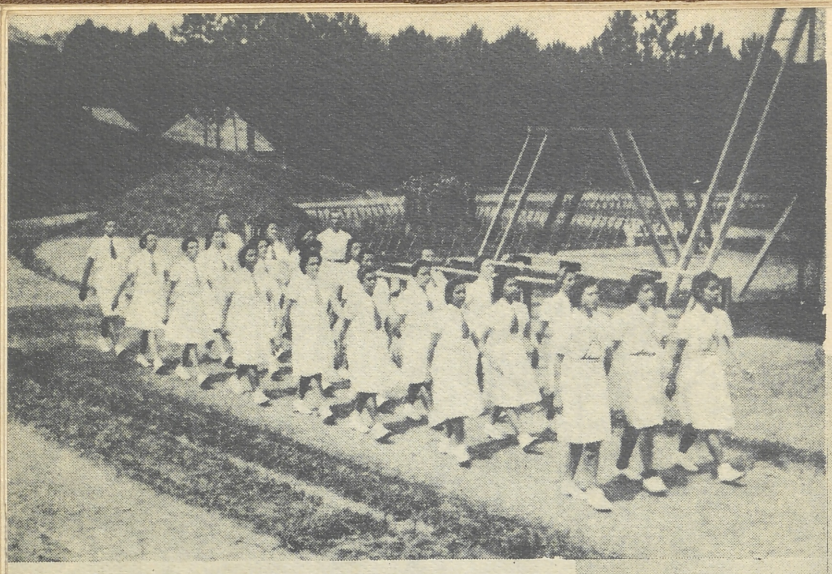
Séparée par une cour et faisant face ; la Communauté, demeure où convergent esprits et cœurs des Sœurs de Saint Vincent d'Indochine, trouvant là : retraites réconfortantes, repos quand la terrible fièvre de Djiring ou Kontum a fait quelque victime... Là, comme le voulait saint Vincent pour ses Filles, unité d'esprit, unité de direction.

Une grande salle d'œuvres s'inaugurera bientôt par la présentation de chaque groupement de Jeunesse au profit du Secours National.

Ecole des Cadres : un box.



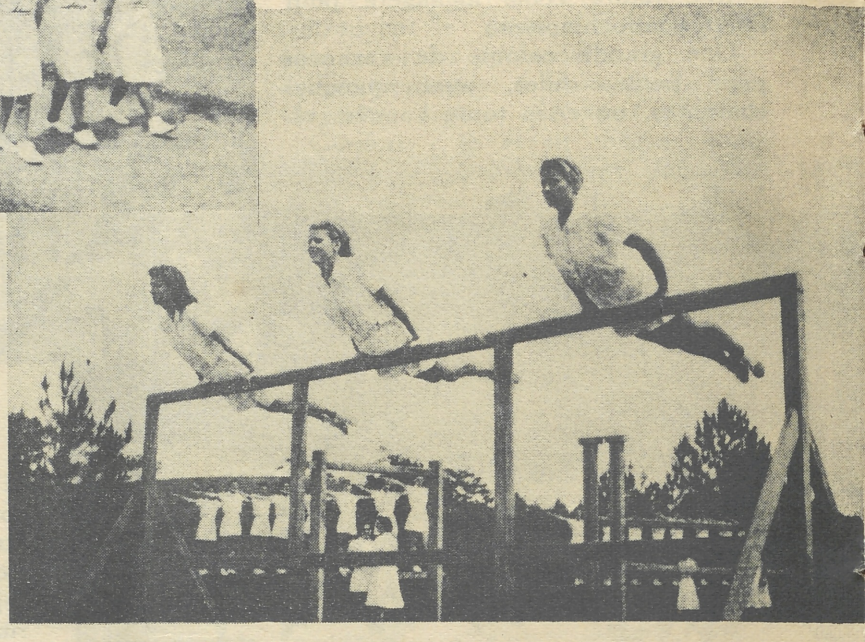
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



ECOLE
DES MONITRICES

← Défilé des Elèves.

Appuis tendus.
↓



Enfin, couronnant l'œuvre : la Chapelle, délicate réalisation de Mme Jean Decoux, où doit dominer « Marie », Reine de France ! Au pied de la statue accueillante, deux petits enfants indochinois et français côte à côte..., touchant symbole...

Le Mamelon ne s'étonne plus... De nombreux donateurs, officiels et privés, en particulier la généreuse Cochinchine, ont été si souvent messagers de la Providence... Il offre volontiers les plis élargis de ses flancs, car il a compris la charité, vaste comme le monde, ne pouvant s'arrêter tant qu'il reste alentour une infortune à secourir.

COMPTE RENDU DE LA "SEMAINE DES DIRIGEANTES" ET DU DÉBUT DE L'ÉCOLE DES CADRES

Du bois, du rustique, tables et bancs aux lignes droites, une salle de Cours à étrenner parmi les pins, voilà le cadre où s'échangent les idées directices de la Session d'Information, du 14 au 20 février.

Cochinchine, Annam, Cambodge y sont représentés. En tout 16 dirigeantes.

Deux méthodes de travail :

a) Causeries par d'éminents conférenciers sur l'Education (rôle, qualités, collaborateurs du Chef). Révolution nationale. Retour aux traditions. Le Milieu indochinois. Les principaux groupements féminins.

Le tout suivi d'échanges d'idées.

b) Sous forme de Cercles d'études se traitent de grandes questions : psychologie de la fillette annamite, eurasienne. Difficultés qui s'opposent à l'union des groupements. Leurs points de contact. Ce que doit être l'esprit colonial, etc...

Ce fut là d'ailleurs que se fit la conclusion : inculquer aux jeunes les suppressions à faire dans l'attitude, les paroles ; ce qu'il faut respecter, acquérir pour opérer un rapprochement ; la force de l'exemple donné en toute matière et la responsabilité terrible du jeune Français qui, le voulant ou non, représente son pays et a le devoir de le faire aimer...

Aussitôt après la Semaine d'Information, le 21 février, s'ouvre l'Ecole Supérieure des Cadres : 31 élèves : 13 Françaises, 8 Eurasiennes, 6 Indochinoises de Cochinchine, 2 de l'Annam, 2 du Tonkin. Un peu d'appréhension de la part de toutes : ce doit être si dur ! !

Très vite dominent : entrain, bonne humeur, bon esprit. Pourtant, tout n'est pas drôle, notamment quand il pleut...

Quatre Equipes partagent l'Ecole. Les Chefs se renouvellent tous les quatre jours, avec notation spéciale sur leurs aptitudes de Chef.

Cette première semaine se passe en Cours qui les passionnent, avec raison, car leur est offert un ensemble rare et vraiment choisi de professeurs, et en divers préparatifs pour les travaux personnels et collectifs qui doivent être réalisés en cours de session.

Le mauvais temps — que la saison n'attendait pas — est venu un peu gêner camping, feu de camp, enquêtes sociales, mais a permis de jauger les qualités d'endurance et de joyeuse acceptation des contretemps.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

S. E. PHAM-QUYNH INTIME

Par HUONG - GIANG

C'EST donc la première fois que vous venez dans mon ermitage ? »

C'est par ces mots, prononcés avec le sourire, que S. E. Pham-Quynh, vêtu d'une robe annamite de couleur marron à larges fleurs rondes — un vieux tissu chinois léger — et les pieds chaussés de sandales tressées en corde de chanvre, m'accueillit, ce dimanche matin, sur le perron de sa villa Hoa-Duong, dont le nom signifie : Résidence Fleurie.

Je m'étais décidé à cette visite quelque peu indiscrète non sans mainte hésitation, bien que l'on m'eusse fait savoir le prix que la revue « Indochine » attacherait à avoir un article qui fasse mieux connaître la physionomie du ministre de l'Intérieur du Gouvernement Impérial. Mais tout n'est-il pas déjà dit, sur la carrière littéraire et la carrière politique de S. E. Pham-Quynh, dans un article qui parut ici-même (1) ? Et quant à l'homme privé, à sa vie intime, certes, on sait combien le public aime à connaître cet envers du décor de la vie de tous « officiels », mais, à Hué, on connaît trop aussi la volonté de S. E. Pham-Quynh de garder jalousement son quant-à-soi, si j'ose dire, en dehors des actes de sa vie publique, de se constituer, avant la lettre, une véritable retraite, dont cette villa Hoa-Duong est un témoignage éloquent.

En dehors de la ville de Hué, en plein village de An-cuu, huyên de Huong-thuy, le ministre, alors qu'il était encore directeur du Cabinet de S. M. Bao-Dai et ministre de l'Education Nationale, avait élu cette vaste et belle demeure au bord du canal de Phu-cam, dans une atmosphère toute rustique et agreste. Il l'avait en somme échangé contre une de ses propriétés à Hanoi, et devenu ainsi villageois de An-cuu, dans la province de Thua-thiên, il fit transporter ses pénates dans cette résidence privée, à trois kilomètres du palais et des ministères. Il la quittait le matin pour se rendre au travail, restait à déjeuner dans son hôtel officiel en ville, et retrouvait avec délices, le soir, le calme et le silence de la campagne, troublés seulement par le bruit des rames sur le canal, où les chants des pêcheurs et des sampaniers. C'est toujours le même rythme de la vie qui reste maintenant le sien, et, tout le monde sait à Hué que, passé six heures du soir, ce n'est pas au ministère, dans la Citadelle, mais à « Résidence Fleurie », au milieu des paysans, qu'il faut chercher le ministre.

« Ermitage », certes, mais qui donne envie de se faire ermite si l'on pouvait ! Pour accéder à Hoa-Duong, une fois quitté le pont de An-cuu, qui marque l'entrée de la ville de Hué pour quiconque arrive du côté de Tourane, j'ai suivi le plus charmant chemin, automobilable, mais combien bercé mollement de branches de bambous flexibles, de ramures verdoyantes, combien bordé de jardins ombreux, et, de surcroît, surplombant ce canal où tout le ciel se mire, le ciel du printemps de Hué, d'un si tendre gris... Et maintenant, passé la grille de la villa, quel frais jardin, avec ses fleurs de Hoàng-mai, ses senteurs d'aréquier, d'oranger, de citronnier, m'accueille... S. E. Pham-Quynh est décidément un sage, s'il est besoin encore de le redire !

La maison comporte un bâtiment principal, dans l'architecture de la maison de campagne française, avec un étage. Derrière, encore d'autres bâtiments et les dépendances, et, frappant d'emblée le regard, une maison du plus pur style annamite, posée à part, quoique dans le voisinage du bâtiment annexe, derrière le traditionnel écran maçonné.

Dans la demeure principale, S. E. Pham-Quynh veut bien me montrer, d'une pièce à l'autre, sa collection de bleus de Chine et sa bibliothèque, ainsi que ses estampes chinoises pendues au mur dans de beaux cadres, ou cachées dans le retrait de la cité des livres. On pourrait dire que toutes les pièces, sauf la bibliothèque du ministre, sont consacrées aux antiquités de sa collection. Elles sont rangées dans des armoires sculptées de style annamite. Elles font bon ménage avec les lourds panneaux et sentences parallèles sur lesquelles on lit de savantes dédicaces louant la vertu ou le talent littéraire du maître de céans.

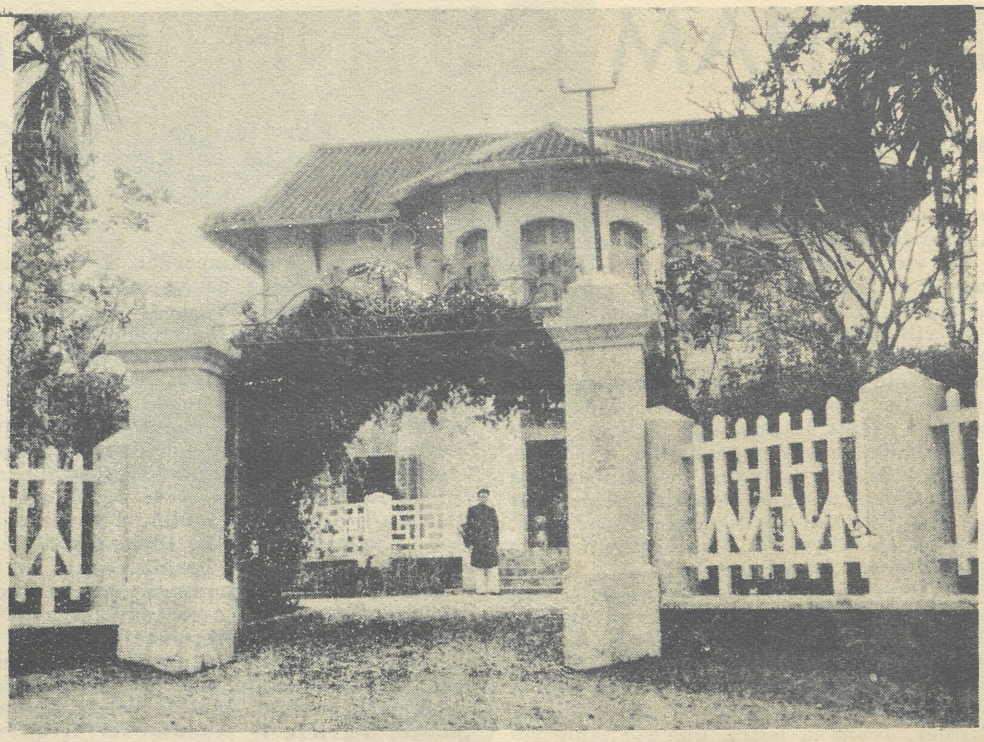


« Je n'ai pas la superstition de ce qui est ancien, précise S. E. Pham-Quynh en parlant de ses bleus de Chine. Je réunis ici ce qui me plaît, ce qui me paraît beau et joli, tout simplement. Déjà, quand j'étais directeur de la revue « Nam-Phong »... »

Ravi, je me tais et ne perds pas un mot des souvenirs qu'il plaît à mon interlocuteur d'égrener. Je me reporte avec lui à quelque vingt ans en arrière. Je vois par la pensée le jeune lettré, penché toute la journée sur ses livres et en tirant la moelle dans des articles substantiels qui forment maintenant une des bases de la nouvelle

(1) Voir notre numéro 46.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Villa "Hoa-duong" à An-Cựu.

culture franco-annamite, se levant le soir de son bureau et pénétrant chez un de ces antiquaires chinois ou annamites de Hanoi, y furetant dans les mille « curios » qui lui étaient présentés, puis repartant souvent avec, serré dans ses bras comme un être cher, quelque beau spécimen de l'art de l'Empire du Milieu.

« Depuis que je suis à Hué, reprit S. E. Pham-Quynh, je n'ai pu acheter que quelques meubles dans le style de la Capitale, tenez... »

Et j'admire des bahuts, un lit de camp sculpté, quelques coffres.

A l'étage, l'autel des ancêtres, les chambres de Mme Phạm et de Son Excellence, et une autre grande pièce habitée par les objets d'art, et sanctifiée par une magnifique statue de Quan-Am (Kouan-In). On devine que c'est là que S. E. Phạm, le soir, réunit toute sa famille, à l'ombre de la lampe.

« C'est un problème, Excellence, m'avisé-je tout d'un coup, que d'éclairer cette vaste demeure, par les temps qui courent ?

— C'est pourquoi je dois en ce moment même m'occuper de mon équipement électrique. Je pense qu'on va pouvoir me fournir l'électricité d'ici peu. Mais venez plutôt voir mon bâtiment annamite. »

« Bảo-tồn quốc-túy » (Conserver le patrimoine national), lit-on sur un panneau qui orne la salle centrale de ce bâtiment annamite entrevu tout à l'heure, et qui, visité maintenant, se révèle un véritable modèle d'architecture annamite où rien de mélangé ne vient, en effet, altérer le caractère national.

« Il y a quelques années, j'ai eu cette maison pour une somme presque insignifiante ; mais elle était à Quảng-trị, et le travail a consisté à la démonter pièce par pièce et à la ramener en sampan pour la remonter ici. Mais tout cela n'a pas été trop mal fait, comme vous voyez. »

Les colonnes de bois polies par les ans, les cloisons en planche miroitantes, encadrées par des bois sculptés, les pièces de la charpente, sculptées, formaient le plus charmant ensemble, et il s'en dégageait ce je ne sais quoi de doux et de touchant qui nous étreint toujours devant certaines choses à propos desquelles l'on se croit quelque raison de redire leur appliquant les vers du poète : « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ».

Encore un petit tour dans le jardin. Le soleil commençait à monter, et le ministre mit sur son turban, en guise de couvre-chef, un chapeau conique. Il me montrait, en de nombreux endroits, la terre fraîchement remuée : ici, on va planter de nouveaux pieds d'oranger, là, des aréquiers ; on élaguera ces caféiers inutiles qui ne donnent pas de fruits, et on les remplacera par d'autres arbres fruitiers.

Tandis que j'écoutais, des enfants, un garçonnet de six ans environ, une délicieuse fillette de quatre ans aux joues toutes rondes, accourent et se disputent un pan de la robe du ministre. Le regard de S. E. Pham-Quynh se nuança de tendresse derrière les lunettes blanches, quand il me dit : « Mes deux derniers : Mlle Viên, la benjamine, et son frère Tuân... ». Puis, avec quelques caresses sur leurs joues, il les renvoya.

Je me souvins de ce qu'on m'a dit sur la belle famille qu'est celle du ministre : après plus de trente ans de mariage, Mme Pham-Quynh et Son Excellence possèdent treize enfants, et aussi treize petits-enfants. Trois de ses filles sont mariées à Hanoi, son fils aîné, qui dépasse la trentaine, travaille dans le commerce à Saigon. Son Excellence a auprès de lui une ribambelle de gracieuses écolières, d'écoliers appliqués, et aussi, son fils cadet, M. Pham-Bich, licencié en droit, attaché au Secrétariat de S. M. Bao-Dai, et sa fille, ainsi que son gendre, mandarin provincial dans la province de Thua-thiên. Ses autres gendres sont, à Hanoi, professeur et journaliste, docteur, pharmacien.

Nous parlâmes d'agriculture, et S. E. Pham-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quynh me demanda quelques renseignements sur l'Ecole Brévié, voulant, dit-il, destiner un de ses jeunes fils à l'Agriculture.

Mais la tasse de thé traditionnelle nous attend dans la bibliothèque. Je suivis mon hôte, nous nous asseyons un moment dans cette salle tapissée de livres anciens et modernes annamites et français, orientaux et occidentaux. Sur le bureau, un portrait de S. M. Bao-Dai dédicacé à son collaborateur, dont Sa Majesté daigna souligner, de sa propre écriture autographe que je lus sous le verre du cadre, « le patriotisme éclairé » et le « dévouement ». Au mur, encore le portrait de S. M. l'Empereur, des portraits de la famille Impériale, le portrait du Maréchal Pétain. Enfin, des statuettes et bustes sur le dessus des armoires ou des placards : statuette de Confucius, bustes du Maréchal et de Sa Majesté.

Mille questions se pressaient sur mes lèvres, car je voulais « interwiewer » le ministre sur la campagne d'épuration qu'il entreprend actuellement dans le corps mandarinal qu'il entend purger des concussionnaires et des incapables (la presse de Hué dit le plus grand éloge de cet effort énergiquement poursuivi), et je comptais aussi lui dire un mot de certains projets d'ordre littéraire qu'on me disait être ramenés présentement à l'ordre du jour dans l'entourage du gouvernement impérial. Mais je me retins, après l'intimité exquise que furent une telle promenade et une conversation aussi dénuée de protocole. N'en savais-je déjà point assez sur S. E. Pham-Quynh après cet entretien, surtout ayant lu depuis bien longtemps déjà, d'autre part, ses œuvres ? Je ne voulus pas troubler plus longtemps la paix de l'« ermitage ». D'ailleurs, on frappait à la porte kaki de la bibliothèque, et c'était un planton cycliste du ministère, en uniforme et en jambières rouges, qui apportait des plis, des dossiers... Un dimanche matin ! Décidément, il n'est plus d'ermitage possible en ce monde...

Je remerciai S. E. Pham-Quynh et remontai sur ma bécane dès que j'eus franchi la grille de Hoa-Duong, emportant la vision d'un confucéen véritable, qui a mis en action la maxime « se perfectionner d'abord, puis mettre de l'ordre dans sa famille et enfin, gouverner l'Etat, et pacifier l'Empire » (Tu thân, tê gia, trị quôc, bình thiên hạ).



S. E. PHAM-QUYNH
dans son cabinet au Ministère de l'Intérieur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE LÉGENDE ANNAMITE

REPRÉSENTÉE SUR LA SCÈNE A TOKIO



Trong Thuy
(Mlle Kasugano)





Lancement de la flèche avec l'arc magique.

La Reine Mère (Mlle Hanamura).

La légende de "My-Châu Trong-Thuy" a été transformée en opérette "Co-Loa Monogatari" (Histoire de Co-Loa) par Mme Mori, poétesse et romancière bien connue au Japon et qui est venue visiter l'Indochine l'année dernière. Le metteur en scène en fut M. H. Utsu.

La troupe Takarazuka a donné des représentations de cette opérette qui comprenait 20 scènes et qui nécessitait 200 acteurs à Takarazuka, en décembre 1942, et à Tokio, en janvier 1943. Un public très nombreux est venu assister à ces représentations.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE KAPOK

par R. JEANNIN

Le terme « kapok » est d'origine malaise. Il doit être réservé à la fibre produite par des arbres de quelques espèces très voisines appartenant à la famille des Bombacées, proche parente de celle des Malvacées dans laquelle on range les cotonniers. Une grande confusion règne dans les multiples noms botaniques qui ont été donnés aux kapokiers et les mêmes espèces portent des noms différents d'un pays à l'autre. Des formes intermédiaires, nées au hasard des croisements, viennent encore compliquer les identifications mais cette confusion est en somme de peu d'importance puisque la valeur de la fibre et son droit à l'appellation Kapok ne lui sont pas données par le nom de l'arbre qui la produit mais bien par sa nature intime, laquelle est toujours facile à reconnaître.

On rencontre des kapokiers dans toute la zone tropicale ; en Afrique, les plus connus sont le Ceiba du Togo, qui a été introduit en Indochine avec grand succès, et le Bombax buonopozence. En Asie (Indes, Insulinde, Malaise, Indochine), le plus important est le Ceiba pentadra qui est à la fois spontané et cultivé à Java et en Indochine. On a eu le tort ici de le baptiser Eriodendron anfractuosum, car l'espèce qui porte ce nom en Afrique et que l'on appelle vulgairement fromager ne donne pas du vrai kapok. Il est connu sous les noms de Gòn en annamite, Kôr en cambodgien, Kôk niou en laotien.

Le tronc des kapokiers cultivés en Indochine est généralement garni dans le jeune âge de très fortes épines coniques et son écorce, qui reste toujours verte chez le kapokier du Togo, passe avec l'âge du vert au gris-jaunâtre chez les autres. Les fleurs, disposées en épis, sont d'un blanc sale ou teintée de jaune. Ces arbres ne végètent bien que sous un climat tropical à hiver chaud, à moussons nettement sèches alternant avec des moussons humides. Ils fleurissent parfois mais ne fructifient jamais dans le Nord Indochinois.

Les arbres magnifiques qui annoncent au Tonkin le retour du printemps et dont la floraison somptueuse jette sur les chemins et aux parvis des temples des tapis de velours cramoisi, devraient être appelés ouatiers. On les appelle à tort fromagers, faux-cotonniers, faux-kapokiers ou même kapokiers : ce sont des Bombax malabaricum (Tonkin : gạo, Cochinchine : gòn bông dỏ). On les trouve dans toute l'Indochine. Ils donnent aussi, comme les fromagers d'Afrique, une fibre légère mais qui ne présente pas les qualités du kapok. Il est intéressant de noter en passant que leur bois est utilisé pour faire un charbon très poreux dont les montagnards fabriquent une poudre à fusil.



Un Kapokier.

Le fibre de kapok est constituée par le duvet qui entoure les graines, leur faisant un matelas soyeux à l'intérieur des fruits. Ceux-ci, appelés cosses ou capsules, ont en moyenne 12 à 15 centimètres de long. Ils sont oblongs et leur surface irrégulière est gris-jaunâtre. Lorsqu'ils sont mûrs ils s'ouvrent par cinq valves qui s'écartent jusqu'à séparation complète du pédoncule. Le duvet gonfle rapide-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment à l'air et soutient les graines dans leur voyage parfois long vers le sol. Cette déhiscence des fruits oblige à les récolter juste avant qu'elle se produise. Aussi les agronomes ont-ils entrepris la sélection de variétés dont les fruits ne s'ouvrent pas à maturité. Ils cherchent également à multiplier les arbres dont la charpente se rapproche de celle du pommier et non de celle du kapokier classique au tronc rectiligne et immense avec des branches en potence qui présentent de grandes difficultés pour la récolte. Le duvet n'est pas très adhérent à la graine et s'en sépare beaucoup plus facilement que celui du coton. La proportion en poids est en général de deux tiers pour les graines et de un tiers pour la fibre. Les graines sont oléagineuses et donnent 20 à 25 % d'une huile comestible de saveur agréable ou nulle.

Le fibre de kapok est un produit extrêmement intéressant et même incomparable pour de multiples usages par sa légèreté, sa faible conductibilité calorifique, sa résistance à la vermine et son impénétrabilité à l'humidité. Ces qualités sont essentiellement dues à ce que chaque fibre est constituée par une seule cellule en fuseau avec une cavité axiale fermée et pleine d'air. Cette contexture rend la fibre souple, élastique, isolante et douée d'un grand pouvoir flottant. La paroi mince de la cellule est formée de cellulose lignifiée qui n'offre pas d'aliment appréciable aux microbes et aux insectes et l'espèce de cire qui la recouvre entièrement la rend imperméable à l'humidité.

Les fibres des bombax et autres ouatiers ne sont pas cirées. Elles se mouillent, ne flottent pas : de là les accidents survenus par suite de l'emploi de ces fibres dans des appareils de sauvetage. Elles sont également plus fragiles et moins élastiques, s'écrasent et s'agglomèrent facilement en croûtes dans les rembourrages.

Les avantages du vrai kapok ont malheureusement une contre-partie : les fibres sont, en général, un peu plus courtes (15 à 30 millimètres) et moins résistantes que celles du coton. Droites, lisses, cirées, elles glissent facilement les unes sur les autres sans s'accrocher comme le font celles du coton dont les irrégularités et les sinuosités naturelles facilitent l'enchevêtrement et la constitution d'un fil solide. Elles doivent de plus, être emballées et travaillées avec précaution, sans pression ni traitement mécanique excessifs qui briseraient leurs parois.

Pendant longtemps on a considéré que ces inconvénients interdisaient de filer le kapok et le cantonnaient seulement dans certaines utilisations. Il constitue, en effet, une matière idéale de rembourrage pour les articles de literie et les appareils de sauvetage (400 grammes de kapok suffiraient à soutenir dans l'eau un homme de 70 kilos) pour les isolements acoustiques ou thermiques, pour remplacer en chirurgie le coton cardé. Et enfin comme l'affirme sans sourire une magnifique publication de la Centrale du kapok de Java, « on l'utilise dans le monde de la beauté et de la vanité où il est imbattable pour remplacer ou étoffer les rondeurs naturelles ».

Cependant le problème de la filature du kapok a tenté les chercheurs depuis bien longtemps. Dans le numéro de « La Nature » du 4 décembre 1901, on présentait déjà un procédé de M. de Saint-René, qui aurait permis à une société de filer le kapok. Des industriels allemands, anglais, américains auraient aussi par la suite mis au point des techniques de filature mais, en fait, aucune usine filant le kapok n'existait dans le monde en 1939. Il semble bien que les quantités de kapok disponibles sur le marché étaient entièrement utilisées et que, de ce fait, son prix se maintenait à un cours trop élevé, supérieur à celui du coton, pour inciter les filateurs à l'employer.

Les Indes Néerlandaises produisent du kapok en quantités considérables et toujours croissantes : elles en ont exporté 26.630 tonnes en 1936. Elles ont réussi à conserver longtemps un quasi-monopole en créant des organisations techniques, commerciales et publicitaires spécialisées. Ces dernières avaient soin de déclarer qu'il y a kapok et kapok, ce qui est exact, et que le vrai kapok ne pouvait venir que des Indes Néerlandaises, ce qui est faux.

Le Sud Indochinois, le Cambodge spécialement, produit en effet du véritable et excellent kapok dont certains crus sont particulièrement estimés. Mais au début, par la faute de commerçants peu avertis, des mélanges de vrai et de faux kapok ont été exportés et ont compromis le renom de notre production. Le kapok est récolté à peu près uniquement sur des plantations indigènes, quelquefois même il n'est qu'un véritable point de cueillette. Son ramassage et la constitution des lots doivent donc être particulièrement surveillés par des gens scrupuleux et experts et un contrôle sévère doit être institué à l'exportation. C'est ce que les Hollandais avaient réalisé à Java en même temps qu'ils équipaient leurs ports pour la mise en balles pressées et bien conditionnées. L'Indochine a exporté 3.180 tonnes en 1937 et offre des possibilités très intéressantes pour la culture. Elle se doit de créer au plus tôt les organisations et l'outillage qui favoriseront l'exportation, maintenant qu'une réglementation toute récente (« J. O. », 11 novem-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bre 1942) lui permet de donner à son kapok la réputation qu'il mérite.

Les circonstances actuelles obligent à ne pas négliger les possibilités d'utilisation locale du kapok comme produit de remplacement du coton. Dès le mois de juin 1942, les Services Agricoles du Tonkin ont essayé de faire revivre la fabrication de fils et de tissus de kapok. Charles Crévost, lorsqu'il était conservateur de Musée économique de Hanoi, l'avait en effet mise au point, lors de la guerre 1914-1918, pour fournir des sous-vêtements chauds aux soldats des tranchées. On retrouva dans la province de Hadong quelques vieilles fileuses d'autrefois qui reprirent la filature à la main avec le rouet annamite utilisé pour le coton et on introduisit la méthode dans certains villages de Nam-dinh. On attira l'attention de certains commerçants sur l'intérêt que les tissus en kapok pur ou mixte (kapok en trame et coton en chaîne) pouvaient offrir dans l'ameublement et quelques commandes furent passées.

Les stocks de kapok immobilisés dans le Sud Indochinois par l'arrêt de la navigation dans le Pacifique pesaient sur le marché. Le kapok était à un prix très bas qui permettait d'envisager de le substituer au coton au moins dans certains cas. Dès que l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie fut chargée de l'orientation de l'artisanat, elle entreprit de développer l'emploi du kapok par l'artisanat du textile. Parallèlement, la Société Cotonnière procédait à des essais de filature mécanique. Elle n'a pas réussi avec le matériel dont elle dispose à filer le kapok seul ou en mélange pour faire des filés destinés aux tissus. Elle a pu cependant introduire 20 à 25 % de kapok dans les couvertures de coton et en améliorer considérablement la légèreté et l'efficacité. Les efforts de l'I. G. M. I. ont permis de sortir très vite de la période des essais que tous les travaux antérieurs n'avaient guère dépassée. La teinture du kapok a été mise au point, l'amélioration de la résistance a été réalisée en associant un fil de coton à plusieurs fils de kapok. Des toiles en kapok, pur ou non, de dessins et de coloris variés, ont été fabriquées en métrages déjà très importants. Non seulement les très intéressantes réalisations qui ont été présentées, tant au concours de l'artisanat à Hanoi, qu'à la Foire de Saigon, ont été ainsi obtenues mais un véritable artisanat du kapok a pu être lancé et les clients ne lui manquent pas.

Bien des inconvénients dus à la nature des fibres, et qui ne peuvent être totalement éliminés, limiteront forcément l'utilisation du kapok. Les tissus peluchent un peu et les pull'overs tricotés avec cette laine végétale se déforment vite. Mais quelles jolies tentures obtient-on, quelle légèreté dans les vêtements et comme ils sont douillets ! On rêve, quand à Hanoi le vent du Nord pince les oreilles, à une bonne couverture tricotée qui serait en kapok, douce, légère et chaude comme si la fibre avait conservé tout le soleil cambodgien qui la fit naître...

Qui sait si les artisans tonkinois n'auront pas été des précurseurs ? Bien des textiles artificiels veulent s'appeler laine mais ils donnent des tissus froids, lourds, peu moelleux et qui absorbent l'humidité. L'adjonction de kapok dans les fils améliorerait considérablement les qualités de ces tissus. Cela ne semble pas irréalisable car les laines cellulosiques et le kapok offrent, dit-on, les mêmes inconvénients à la filature. On peut d'ailleurs faire confiance aux techniciens pour résoudre rapidement les problèmes de filature si, économiquement, la chose est possible et intéressante.

Il sera plus difficile et plus long de sélectionner et de multiplier le matériel végétal, parfaitement adapté aux conditions locales, produisant en abondance et économiquement un kapok de choix. Les sélections sont heureusement entreprises depuis longtemps et des distributions de graines ont commencé à répandre sur une large échelle les kapokiers de haute valeur repérés et éprouvés dans les stations de l'Institut des Recherches Agronomiques.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RETOUR DU CAMBODGE

par
NGUYEN TIEN LANG
(*Aux Ecoutes de Radio-Saigon.*)

DEMANDE. — *Ce voyage au Cambodge n'est pas votre première découverte du pays khmer et de ses hommes, puisque vous nous avez déjà parlé du Cambodge dans votre livre* Indochine La Douce. *En revenant maintenant dans ce pays que vous aviez déjà connu et observé, avez-vous noté des changements ?*

RÉPONSE. — Il y a un nouveau Cambodge. Il y a eu, il y a encore chez nos voisins khmers, des transformations profondes, et heureuses, je m'empresse de l'ajouter. Si ces transformations ne sont pas visibles dans les campagnes, où l'on sent toujours la même atmosphère idyllique, reposante, lénifiante, Phnom-penh, par contre, revu après sept ans, apparaît presque une autre ville, par le modernisme de certains quartiers, de certaines constructions, et par l'esprit plus vif, plus tendu vers l'activité, qui y caractérise la jeunesse et les intellectuels. Les habitants de la capitale cambodgienne sont fiers de leur marché de Phnom-penh, le second du monde, paraît-il, après le marché de Brême. (Je tiens ce détail de S. A. le prince Montana, ministre de l'Economie Nationale.) Ils s'enorgueillissent de leur grand Stade. Le Lycée Sisowath, pépinière de la future jeune élite cambodgienne, voit augmenter chaque année le nombre de ses élèves. La population entière est éveillée, instruite, dirigée dans sa nouvelle formation intellectuelle, par des créations telles que la Maison de l'Information, le journal en langue khmère *Kampuchéa*, dirigé par un jeune professeur cambodgien, M. Huy Kanthoul. Il n'est pas jusqu'à la jeunesse féminine de la capitale qui, modernisée de façon exquise dans sa toilette, dans sa formation intellectuelle, ne permette les plus grands espoirs : vous le savez bien, que l'on ne saurait faire évoluer vraiment un pays si l'on n'a pour soi la compréhension et la collaboration profonde et réelle des femmes. Or, il y a à Phnom-penh des jeunes filles qui vont faire leurs études au Couvent des Oiseaux à Dalat ou au lycée Sisowath, qui, rentrées dans leurs familles, suivent encore les conférences et les manifestations intellectuelles en auditrices attentives. J'ai, en visitant le lycée Sisowath, remarqué particulièrement le cours normal, pépinière de futurs éducateurs du Cambodge. Dans ce cours, je n'ai vu que des visages éveillés, des expressions décidées ; et peut-être, chez les jeunes filles, davantage encore que chez les jeunes garçons. Si le Cambodge peut se constituer des cadres féminins à la fois très jeunes d'esprit et assez traditionnalistes, il aura résolu un point important de son évolution.

D. — « *A la fois très jeunes d'esprit et assez traditionnalistes* », *vous venez de redire à quelques termes près, un des principes de notre Grand Maréchal, Chef de l'Etat, voulant une France « à la fois très nouvelle et très ancienne ». Il résulte de ce que vous venez de nous dire, que vous avez noté au Cambodge, de sérieux progrès. Vous avez eu certainement des conversations avec des représentants de l'élite intellectuelle. Sans doute, les avez-vous trouvés conscients de cette double nécessité, celle de faire leur pays « très nouveau et très ancien » ?*

R. — J'ai senti au Cambodge l'identité de certains problèmes posés par l'évolution intellectuelle du pays, avec des problèmes qui se sont posés déjà naguère en Annam ; il y a aussi, à l'avantage des Cambodgiens d'aujourd'hui, le fait que grâce aux principes de la Révolution Nationale, certains tiraillements, certains malaises qu'avait connus la jeunesse intellectuelle annamite, seront épargnés aux intellectuels khmers. Ceux-ci se rendent bien compte de la nécessité de se réveiller et de réveiller tout le pays, de lui insuffler un élan nouveau et cohérent et de lui donner des cadres dirigeants actifs et jeunes. Ils ont aussi l'intuition, très juste, que c'est sur l'âme et les sentiments de la masse comme fondements, que l'on peut seulement bâtir une œuvre durable. A l'heure actuelle, la presse cambodgienne en langue du pays est naissante, la jeune littérature cambodgienne naît et éclôt également, et le Gouvernement français, ainsi que le Gouvernement de S. M. Norodom Sihanouk y contribuèrent grandement par la fondation de prix littéraires. Les intellectuels cambodgiens ont maintenant à forger leur langue, ou la reforger, si l'on veut, l'enrichir, en faire un instrument sûr et complet. Au thé que m'a offert l'Association des Anciens Elèves du Collège Sisowath et auquel S. E. Méas Nal, ministre de l'Education Nationale, avait bien voulu assister, j'ai cru pouvoir, en échangeant mes idées avec les personnes présentes, comparer le travail qui se fait actuellement au Cambodge à celui entrepris chez nous auparavant par S. E. Pham-Quynh ou le regretté M. Nguyên-van-Vinh, traducteurs inlassables, adaptateurs féconds et adroits qui ont enrichi la langue annamite. Dans un pays comme le Cambodge, géographiquement et historiquement un carrefour et un lieu de rencontre et de métissage des Khmers avec les Portugais, les Chinois, les Annamites, il est essentiel de maintenir haut le flambeau de la langue si l'on entend faire œuvre nationale. La religion bouddhique et son empreinte très profonde sur l'âme cambodgienne sont un autre lien d'unité essentiel. Son influence jusqu'ici ne prédispose pas, semble-t-il, le Khmer à l'activité ; mais à simplement se l'imaginer déclinante, on se rend compte aussitôt qu'un des principes les plus importants de la vie du pays manquerait irrémédiablement. Pour le moment, il n'est pas question, bien entendu, de la moindre régression du bouddhisme au Cambodge. J'ai assisté à la cérémonie présidée par S. M. Norodom Sihanouk à la pagode Botum Vaddy, près du Palais Royal, pour l'ensevelissement des cendres de deux puissants et vénérables chefs-bonzes. Ce fut une cérémonie simple mais empreinte de grandeur. Elle donnait lieu à des fêtes et des illuminations pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, et tout cela apprenait au voyageur que l'âme du vieux Kambuja n'est pas perdue. Au total, il y a des courants à ordonner, des exigences à concilier, des synthèses à tenter. D'excellents Français, au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cambodge, aident, en conformité de l'esprit fédéral voulu par l'Amiral Decoux, les Cambodgiens à se retrouver dans tout cela. L'I. P. P. — Information, Presse, Propagande — à un travail très important ; et pour refaire le vieux théâtre comique cambodgien, c'est un Français, M. Guy Porée, qui entreprend de transposer, pour des esprits de jeunes Cambodgiens, les leçons des Jacques Copeau et des Louis Jouvet.

D. — *Vous nous avez parlé de l'élite ; la masse cambodgienne, le gros de la population, l'avez-vous trouvée changée elle aussi ?*

R. — Un problème d'encadrement se pose. Ce pays a besoin de cadres, de guides, ayant des âmes véritablement d'apôtres. Mais si elle est lente à s'éveiller, la masse néanmoins s'ébranle. Le Gouvernement travaille en profondeur. A Kandal, j'assistai à l'entretien entre le Chef de l'I. P. P. et le Résident Chef de province pour résoudre par des bibliothèques rurales dans les villages, le problème de donner aux paysans le goût de la lecture. Au point de vue matériel, le Gouvernement, par de grands travaux dans lesquels il me paraît qu'on recherche autant que possible à n'utiliser que la main-d'œuvre cambodgienne, donne à la masse le goût du travail et le sentiment d'une mission à remplir en travaillant pour le pays. C'est encore à Kandal que j'ai eu des détails sur le fonctionnement d'un très important chantier qui dotera la province d'un ouvrage permettant au Mékong de fertiliser d'immenses rizières. Et l'on m'a rappelé qu'il y a quelques années, pour la construction d'un chemin de fer, on a pu faire travailler huit mille cambodgiens et finir dans le délai voulu, alors qu'au début on avait cru cela impossible sans l'aide de coolies annamites. Je m'empresse d'ajouter en passant que tout ceci ne signifie pas que le Cambodge soit en mesure de se passer du travail des Annamites sous diverses formes ; les Cambodgiens même s'en rendent compte. Il y a un effort de compréhension à faire, des gestes d'amitié, d'estime et d'égards de la part des Annamites envers les Cambodgiens sont à manifester de plus en plus pour aider la coopération. Mais S. M. Norodom Sihanouk en personne, respectée et aimée de tous les Annamites au Cambodge, m'a dit le prix qu'Elle sait attacher à la part prise par les Annamites au développement du royaume. La cordialité avec laquelle LL. EE. les ministres cambodgiens et S. E. Thioun, premier ministre honoraire, m'ont reçu et se sont entretenus avec moi à cœur ouvert, a pour moi quelque chose de symbolique.

Le Maréchal a dit :

" Français, mes chers amis, si vous ne vous pliez pas à la discipline que je demande, vous mettez votre pays en danger ".

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 27 AVRIL AU 4 MAI 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Chine.

Les progrès réalisés au cours de ces derniers jours dans la région frontalière du Honan et du Shansi témoignent de la vigueur avec laquelle les forces japonaises mènent la nouvelle campagne déclenchée depuis le 20 avril contre les forces de Shang-Kai-Shek.

Au cours de l'attaque menée contre les forteresses chinoises établies dans les montagnes de Taihsing, Linchi a été occupée le 23 avril et 10.000 hommes de troupes, dont le général commandant la Ve Armée de Chungking, faits prisonniers.

Le 29 avril, Tatshihwochem tombait à son tour. Avec la chute de cette ville, la dernière campagne de nettoyage de la Chine du nord aurait atteint sa phase finale.

Deux divisions des troupes nationales chinoises ont pris part à ces combats sous les ordres du général Chao Jui.

Pacifique.

Poursuivant ses raids de harcèlement au-dessus des positions alliées, l'aviation navale japonaise a bombardé les installations militaires de l'île de Founa Fouti, du groupe Ellice, le 23 avril, et abattu 6 avions alliés, le 25, au cours d'un combat aérien au-dessus de l'île de Gatukai, dans les Salomon. Enfin, le 2 mai, Port-Darwin était attaqué à son tour et 21 autres avions alliés abattus.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

Depuis la fin de la campagne d'hiver, un calme relatif continue à régner sur toute l'étendue de ce front

Les différents communiqués se bornent à commenter les activités de patrouilles entreprises de part et d'autre, principalement dans le secteur du Kouban.

Tunisie.

Devant la résistance opiniâtre des Allemands, la guerre dans ce secteur a pris une allure de guerre d'usure ; recrudescence et accalmie se succèdent.

Les efforts alliés se sont dirigés principalement dans le secteur occidental, contre les trois positions clefs à l'est de Medjez-el-Bab, Pont-du-Fahs, et Mateur, par où passent les grandes voies d'accès vers Tunis.

— Dans le secteur de Medjez-el-Bab, les troupes britanniques ont franchi la Medjerda, le 27 avril, et ont occupé Sidi-Abdallah, le 30, à 18 kilomètres à l'est de cette dernière ville.

— A l'aile gauche du front, les troupes américaines ont déclenché, le 29, une offensive en direction de Bizerte, le long de la côte et auraient atteint un point situé à 9 kilomètres du lac Achkel, au sud-ouest de Bizerte. Plus au sud, elles ne seraient plus qu'à quelques kilomètres de Mateur. Le 28, les troupes de la Ire Armée britannique ont atteint un point situé à 4 kilomètres à l'est de la plaine de Tébourba.

— Sur le front de la VIIIe Armée, l'activité a été réduite, la situation reste inchangée.

Toutes les tentatives effectuées au cours de la semaine en vue de percer le front central italo-allemand, ont été déjouées et les pertes des Alliés ont été très lourdes.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Russie.

La rupture des relations diplomatiques entre l'U. R. S. S. et le Gouvernement polonais exilé à Londres, a été annoncée le 26 avril à Moscou, à la suite de la demande d'enquête, faite par ce dernier gouvernement, sur le massacre des officiers polonais aux environs de Smolensk.

Ceci témoigne, une nouvelle fois, de la méfiance réciproque qui règne dans le camp allié.

ALLEMAGNE

Poursuivant ses entrevues avec les différents chefs des nations européennes, Hitler a reçu le chef d'Etat croate, le docteur Pavelitch, le 27 avril, et M. Pierre Laval, le 29 avril.

C'est le VIIIe leader convoqué au G. Q. G. durant le mois d'avril, les autres étant : Tiso (Slovaquie), Mussolini, Antonescu, Horthy, le roi Boris, et Quisling (Norvège).

NOUVELLES DE FRANCE

28 avril. — A l'occasion des 87 ans du Maréchal, la presse française célèbre unanimement celui qui, fort et grave comme un chêne de chez nous, continue à assumer chaque jour une besogne écrasante et les plus grandes responsabilités.

— Des trains de prisonniers rapatriés au titre de la relève se succèdent journellement.

29 avril. — La Fête du 1er Mai sera placée sous le signe des premières réalisations de la Charte du Travail Des patrons et des ouvriers prendront la parole à cette occasion.

30 avril. — L'évacuation de Brest est terminée.

— On annonce l'évacuation de la zone littorale du Calvados de Cabourg à Trouville.

— Le 32e Congrès National des étudiants groupant pour la première fois les grandes associations d'étudiants des deux zones se réunit dans la Drôme. Les travaux porteront sur les questions corporatives et sociales.

— Le Président Laval a rencontré le Chancelier Hitler en Allemagne. Il s'est rendu à Vichy rendre compte de sa visite au Maréchal.

1er Mai. — La Fête du Travail est célébrée en France avec ferveur.

— Le Maréchal Pétain envoie le message suivant aux Français :

FRANÇAIS,

Après 30 mois de tentatives, d'épreuves et de déceptions nombre d'entre vous ont pu perdre courage. L'injustice persistante vous heurte de plus en plus, vous ressentez plus vivement que jamais la misère

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de votre état. Tandis que chaque jour s'accroit votre contribution aux sacrifices que la défaite et la guerre imposent à la Nation, vous supportez dans votre vie matérielle les restrictions les plus dures. Je comprends votre amertume. Comprenez mes difficultés.

Depuis trois ans, nous payons, vous et moi, les fautes de ceux qui nous ont précédés et de ceux qui ont menti. L'armistice a mis fin au combat. Il n'a pas supprimé la défaite. Il n'a pas terminé la guerre qui déchire le monde et qui pèse sur nous. Forcés de pouvoir à des tâches nouvelles et pressantes, avons-nous le temps, le moyen, la liberté de bâtir ? Mais l'histoire reconnaîtra que nous avons fait tout ce qui était possible pour protéger les ouvriers contre la misère présente et pour répartir l'inévitable épreuve selon la justice.

C'est la nécessité internationale qui a empêché jusqu'ici l'augmentation des salaires recherchée par le Gouvernement, mais c'est le Gouvernement qui, par la taxation et le contrôle, lutte contre la hausse du prix des denrées.

Les patrons doivent comprendre la nécessité de tout faire pour aider les cadres et les ouvriers. Nombre d'entre eux l'ont déjà fait. C'est le devoir de tous. C'est l'immoralité générale qui fait le marché noir, mais c'est le Gouvernement, fidèle aux principes du nouveau régime, qui donne, par la loi, au travailleur manuel dans le rationnement nécessaire, plus de droits qu'au reste de la Nation. Si le marché noir enrichit les profiteurs, si la fraude rétablit le privilège de l'argent, c'est contre la volonté du Gouvernement, contre les principes du nouveau régime. Cette fraude qui corrompt tout, cette fraude des petits et des grands qui est le triste héritage des anciennes faiblesses et des mauvaises mœurs qui nous ont perdus, le Gouvernement la pourchasse et la punit. Vous n'ignorez pas qu'elle trouve partout des complices.

La Charte du Travail s'applique, en se heurtant, il est vrai, sinon à une opposition ouverte, du moins à des manœuvres dilatoires. Il n'en peut être autrement, car la Charte du Travail est révolutionnaire. Comment substituer à la lutte des classes la communauté du Travail, sans rencontrer la résistance des intérêts et des habitudes et la violence des impatients ? Comment substituer au désordre la profession organisée sans irriter le libéralisme et l'individualisme ? Faut-il enfin vous rappeler que nous travaillons en période exceptionnelle, dans un pays vaincu, occupé, qui n'est plus dans la guerre, mais qui demeure sous la guerre ?

Plutôt que de désespérer et prêter l'oreille aux prêcheurs de tumulte, étudiez votre Charte, tournez-la dans votre esprit, comme vous feriez d'un outil nouveau dans vos mains. Vous comprendrez alors tout ce quelle apporte : l'arbitrage pacifique pour régler vos conflits, la garantie légale de vos contrats, le moyen d'accéder par degrés à la propriété de votre métier et à celle du bien commun, en un mot, la sécurité et la justice dans la paix.

Je mesure quelles ont pu être, pendant un temps, les incertitudes et même les appréhensions des ouvriers. Le 16 août 1940, il a fallu publier sans délai et sans contrepartie sociale, la loi qui institue les comités provisoires d'organisation, donnant aux patrons les moyens d'agir et de s'exprimer. Vous, vous avez dû attendre votre Charte plus d'une année, mais la Charte n'est pas une création provisoire et on ne peut pas l'improviser. Aussi bien, n'ai-je pas cessé d'encourager l'institution des comités sociaux d'entreprise où doivent régner l'esprit de coopération, le sentiment de la solidarité professionnelle, bases morales de l'ordre nouveau. Partout où ces comités fonctionnent normalement la pratique de l'élection assure aux travailleurs des représentants de leur choix. L'expérience démontre que la Charte du Travail n'est pas une construction théorique mais une bienfaisante et vivante réalisation. Toutefois, la Charte ordonne davantage. L'organisation corporative qui est son but final, est une œuvre de longue haleine.

Elle transforme en syndicat unique des syndicats anciens qui représentent un mode d'association auquel patrons, ouvriers, techniciens restent attachés. Elle accorde aux organisations corporatives qu'elle institue, non seulement une fonction sociale, mais une fonction économique. Ainsi permettra-t-elle de résoudre pacifiquement les trois problèmes que le capitalisme a laissés sans solution et auxquels le communisme propose une solution illusoire et inhumaine, c'est-à-dire le problème moral des relations entre producteurs, le problème social de la répartition des produits, le problème économique de la production.

En ce 1er mai, le sentiment de l'épreuve ramène en nous la conscience du redressement accompli. Sachez que ce redressement a commencé et que vous êtes sur la bonne route. Sachez que la structure de la France ne sera pas renouvelée sans l'adhésion de votre cœur et de votre esprit, sans votre concours patient et tenace.

Je vous ai donné un outil pour la bonne lutte. Il faudra le manier sans haine. La lutte est légitime, la haine est inféconde et destructrice. Les révolutions qu'anime la haine n'ont jamais profité au peuple. Elles détruisent le bien commun et meurtrissent les innocents, comme des avions qui, sous prétexte d'atteindre l'arsenal, écrasent l'école.

Un temps viendra, plus proche que vous ne l'espérez, où le travail que je vous ai tracé, s'accomplira plus facilement dans un monde délivré de la guerre. Si vous demeurez fermes dans cette voie, si vous écartez le prestige des doctrines qui tentent de vous séduire sous un masque nouveau, vous mériterez et vous obtiendrez dans une France reconstruite avec amour, un 1er Mai qui n'exprimera plus la plainte des prolétaires, mais le triomphe du travail, dans l'ordre, la joie et la liberté (1).

2 mai. — Le *Journal Officiel* publie une loi organisant le statut social des Chemins de fer français. Elle leur applique un ensemble de règles inspirées directement de la Charte du Travail, où tous les intérêts légitimes, du plus petit chef de gare au plus grand ingénieur, trouvent leur satisfaction en accord avec l'intérêt général qui, lui aussi, a des exigences impérieuses

3 mai. — Le Conseil des Ministres, réuni sous la présidence du Maréchal Pétain, donne sa pleine adhésion à l'action du Chef du Gouvernement.

— Le Maréchal reçoit les instituteurs.

« *Faites de bons citoyens,* leur dit le Maréchal, *conscients de leurs devoirs et de leurs responsabilités. Entrez dans le cadre des élites qui conduisent les hommes et les peuples.* »

— Le président Laval a donné à la presse française et étrangère quelques précisions sur ses entretiens avec le chancelier Hitler. Il a précisé que l'armistice subsiste mais que son voyage constitue une étape de plus, une étape importante vers la normalisation des rapports entre la France et les puissances de l'Axe.

---

(1) NOTA. — Ce message n'ayant été reçu jusqu'ici que par voie radiophonique comporte quelques lacunes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

L'anniversaire du Maréchal.

En ce 87e anniversaire du Maréchal, lorsque nous parlons de l'homme, nous pensons irrésistiblement au pays qui s'identifie si intimement à son image ; c'est aussi la raison pour laquelle, nous formulerons, avec l'unanimité des Français, le souhait que l'homme dure assez longtemps encore pour qu'il soit accordé au Chef la joie précieuse de connaître une France libre dans la paix retrouvée.

(VOIX D'EMPIRE du 24 avril 1943.)

Notre histoire même nous enseigne qu'il ne nous faut jamais désespérer de notre destin. La situation actuelle de notre pays a, certes, quelque chose de tragique ; elle n'est pas pire que celle qu'il avait aux temps du « petit roi de Bourges ». Son endurance, la persistance de son esprit créateur le sauveront. Dans une Europe apaisée, d'ailleurs affreusement meurtrie, on aura besoin de la France et celle-ci trouvera sa place, au premier rang d'une civilisation ébranlée, certes ! mais pas morte. Pour la tenir dignement, cette place, nous n'aurons alors qu'à faire ce que nous enseigne le Maréchal.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 24 avril 1943.)

La Fête du Travail.

Le Maréchal a tenu cette année, comme les précédentes à faire célébrer la Journée du Travail, montrant ainsi la place qu'il donne dans la société, dans l'Etat français, aux travailleurs manuels, à l'ouvrier de chez nous.

Il a fallu la guerre, il a fallu la défaite pour qu'enfin le Gouvernement légal de la France s'adresse à l'ouvrier sans arrière-pensée, qu'il l'associe à la communauté nationale, non comme un adversaire dangereux avec lequel il faut composer, non comme un paria, dont il est humain d'avoir pitié, mais comme un enfant de la grande famille française.

Qu'on le veuille ou non, le prolétaire français de 1918, ne s'associait pas, ne pouvait pas s'associer pleinement à l'allégresse nationale.

Pour lui, il y avait un problème qui dépassait même les préoccupations patriotiques. Sa condition prolétarienne, même si sa vie présente était matériellement assurée, le rendait impropre à sentir à l'unisson de la nation.

Aujourd'hui :

Les ouvriers savent que l'on travaille pour eux comme pour toute la nation. Ils ont la certitude d'obtenir un jour le bien-être matériel compatible avec les conditions économiques générales. Ils sont surtout assurés d'obtenir la sécurité et la dignité à laquelle ils ont droit comme hommes et comme Français.

C'est pourquoi la Fête du Travail sera pour eux cette année celle de l'Espérance. Le prolétaire, pour la première fois depuis la naissance et le développement de la grande industrie, voit poindre une aurore qui lui annonce autre chose que des nuées et des illusions.

(OPINION du 24 avril 1943.)

Le travail en Indochine.

En Indochine aussi, une Jeunesse nouvelle se développe, sous le signe du Travail.

Les manifestations de sports et de camping, qui prennent une extension toujours plus grande, lui sont autant d'occasions d'affirmer et d'affermir son esprit d'entr'aide et de cohésion. Le *Dông-Phap* du 29 avril souligne cette collaboration, qui unit aujourd'hui les *Jeunes Travailleurs dans une atmosphère de solidarité et de compréhension mutuelle.*

(DONG-PHAP du 29 avril 1943.)

Finances nouvelles.

Radio-Bulletin du 29 avril montre combien, comme bien d'autres choses, les conceptions financières sont aujourd'hui bouleversées :

De temps à autre, on éprouve le besoin de nous faire connaître combien la Grande-Bretagne dépense d'argent par jour pour la guerre. D'autres fois, les amateurs de statistiques publient le montant du budget des Etats-Unis ou celui des crédits additionnels qu'il a fallu faire voter par le Sénat et la Chambre des Représentants pour exécuter une nouvelle tranche de constructions navales. Les millions et les milliards, les livres sterling et les dollars défilent devant nos yeux blasés.

Il fut un temps où ces étalages de monnaies à change élevé produisaient une certaine impression sur l'esprit de l'homme moyen qui, parfois chimérique, rêvait à ce que serait pour lui-même, une dérivation infinitésimale, un filet minuscule du formidable Pactole anglo-saxon.

Les chiffres astronomiques des dépenses militaires ont perdu maintenant tout pouvoir d'étonner le monde. Les personnes les plus ignorantes de l'économie politique et de la science financière se rendent parfaitement compte que toutes ces fantasmagories chiffrées ne correspondent à aucune valeur connue et représentable, n'ont rien de commun avec la monnaie proprement dite, qui sert à payer l'épicier et le boulanger. Tout ce que nous savons, c'est qu'il existe des usines, des maisons, des champs, des bateaux, des produits de toutes natures et que de toutes ces richesses, les Etats belligérants disposent par différents moyens : impôts, emprunts, émissions de billets de banque, de bons du Trésor, inflation, réquisition. Tout le problème consiste seulement à ce que chacun subvienne à ses besoins essentiels et que les combattants reçoivent le maximum d'armes, de munitions et d'équipements. La monnaie subsiste parce qu'on n'a encore rien trouvé qui puisse la remplacer pratiquement mais plus que jamais, elle est réduite au rôle d'instrument neutre d'échange des valeurs réelles.

Aussi étrange que cela paraisse l'argent, la monnaie plus exactement, n'existe plus. Il n'y a plus à l'heure actuelle de problèmes proprements financiers pour les pays en guerre et pour les autres non plus d'ailleurs. Il existe des problèmes sociaux, industriels, agricoles, des difficultés de fabrication, de répartition des produits. Que ce soit du côté de l'Axe, ou en Russie, en Angleterre, aux Etats-Unis, on se trouve aux prises avec les problèmes économiques matériels les plus complexes.

La question financière est non seulement passée au second plan, mais elle a disparu des préoccupations des hommes d'Etat. Tout ce qui concerne la monnaie, les moyens de se la procurer et de la distribuer intéresse seulement les techniciens financiers. L'argent n'est qu'un des rouages de la machine, au même titre que le carburant ou le caoutchouc. Qui s'inquiète aujourd'hui d'équilibre budgétaire, de crédit de l'Etat, de valeur de la monnaie ?

Le Maréchal Lyautey à Caobang.

Les vocations coloniales se précisent ou s'évanouissent au premier contact avec la réalité. La colonie est, le plus souvent, abordée avec des idées fausses, et elle déçoit, car on ne la trouve que rarement telle que la décrivent les romans.

Lyautey commença sa vie coloniale à un âge où d'ordinaire l'enthousiasme est tempéré, où le changement de carrière est pénible. Il reçoit à Cao-bang ses premières impressions de brousse, et ce ne fut pas la déception, bien au contraire, mais une sensation de délivrance, de renaissance, la joie immense d'avoir trouvé enfin sa véritable voie, celle où l'on peut être soi-même. Les mots « empoigné, saisi », reviennent fréquemment sous sa plume.

Cette révélation, il l'a eue dans le cadre pittoresque de Cao-bang, dans la solitude de ses calmes soirs, où, sur les bords du Sông Bang-giang, il put à loisir méditer son prodigieux avenir.

(COURRIER D'HAIPHONG du 29 avril 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Du 26 avril au 2 mai 1943.

MARDI 27

Bac-giang. — Un camping réunit à Kep, dans une atmosphère de camaraderie et de solidarité, de jeunes Travailleurs de l'Industrie et du Commerce. Cette première réunion constituera certainement un exemple pour la Jeunesse des autres provinces.

MERCREDI 28

Hanoi. — L'Amiral Decoux visite les installations métallurgiques de Hongay, s'intéressant notamment aux nouveaux ateliers de laminage.

Hanoi. — S. A. le Prince Phetsarath, Tiao Maha Oupahat du Royaume de Luang-prabang, visite le Foyer Laotien, où de jeunes étudiants poursuivent leurs études dans des conditions d'existence très favorables, et dans une atmosphère qui leur évite tout dépaysement.

Camphamine. — Ouverture d'une auberge-cantine pour les travailleurs des Charbonnages.

Hué. — Le concert organisé, au profit du Secours National, par le Service de l'Enseignement en Annam, recueille un plein succès.

JEUDI 29

Hanoi. — Le Prix littéraire est partagé entre M. Pham-duy-Khiêm, auteur des *Légendes des Terres sereines*, et M. Cresson, pour son livre *Haute Région.*

Hanoi. — Réunion du Conseil de l'Economie Indochinoise.

Hanoi. — A l'occasion du 1er mai, l'Amiral Decoux adresse aux Français et aux Indochinois le discours suivant :

FRANÇAIS ET INDOCHINOIS,

Pour la troisième fois, l'Indochine va célébrer demain cette journée du 1er mai dont le Maréchal a voulu faire la journée du Travail et de la Révolution Nationale.

Ses cérémonies se dérouleront cette année dans le recueillement, en raison des nouveaux deuils qu'ont apportés à notre Patrie les mois écoulés ; vous célébrerez cependant cette nouvelle fête du Travail avec confiance et avec foi, car, malgré les coups répétés qui les frappent, la France et son Chef demeurent.

Est-il besoin de vous rappeler dans quelles pensées ferventes le Maréchal a voulu nous voir tous communier ce jour-là ?

Dans celle du travail d'abord, le travail obstiné et enthousiaste de chacun restant la condition primordiale du salut de la France, dans celle aussi de l'union et de la concorde sans lesquelles aucune œuvre solide et durable ne saurait être créée.

De votre unanimité dans l'action et l'obéissance, la Légion est à la fois le symbole et l'expression. C'est pourquoi, cette année plus encore que les précédentes, nous avons voulu que le 1er mai fût célébré sous le signe de la Légion, qui reste l'ossature de la France nouvelle.

Demain donc, encadrés par elle, vous élèverez vos cœurs dans la commune pensée du dévouement total que vous devez à la Révolution Nationale, et pardessus tout au Chef vénéré qui s'est consacré au salut de la Patrie, et dont, par une rencontre frappante, cette même journée est aussi la propre fête.

FRANÇAIS ET INDOCHINOIS,

Il y a exactement un an, je faisais appel à vous en vous demandant un effort accru. Mon appel a été entendu de vous tous, et je vous en remercie au nom du Maréchal. Dans tous les domaines, au cours de l'année qui s'achève, l'Indochine, faisant face courageusement à son destin, a travaillé, entrepris et créé ; au cours de l'année qui vient, je suis convaincu qu'elle saura faire davantage et mieux encore, pour démontrer que la Révolution Nationale est désormais une réalité vivante dont vous ressentez la fierté et dont vous voulez prouver à tous les bienfaits.

Hanoi. — En présence de hautes personnalités franco-nippones, a lieu l'inauguration de l'Exposition de meubles, objets en bambous, et spécimens de tissage offerts au Gouvernement général par la Mission Japonaise.

Hanoi. — Dîner, au Palais du Gouvernement Général, en l'honneur du Conseil de l'Economie Indochinoise, ainsi que du Prix Littéraire.

VENDREDI 30

Hanoi. — L'Amiral Decoux inaugure l'Exposition Permanente de l'Artisanat.

Hanoi. — M. Louis Malleret fait, au musée Louis-Finot, sur le sujet suivant : *Cochinchine, terre inconnue*, une conférence très applaudie.

Tong. — L'Amiral Decoux honore de sa présence la cérémonie organisée par le 5e Etranger pour le 80e anniversaire de Camerone.

SAMEDI 1er MAI

Hanoi, Hué, Saigon, Phnom-penh, Vientiane. — Partout la Fête du Travail et du Maréchal est célébrée, sous le signe de la Légion, dans une atmosphère de recueillement et de confiance à la fois. A l'occasion de la prestation de serment des nouveaux Légionnaires, les orateurs s'attachent à faire appel aux sentiments d'union et de discipline de tous.

Hanoi. — L'Amiral Decoux visite les premières installations du musée historique qui vient d'être créé au musée Louis-Finot, puis l'exposition de meubles, objets en bambou, et spécimens de tissage, offerts au Gouvernement général par la Mission japonaise.

DIMANCHE 2

Bac-ninh. — Le cercle français organise, avec un plein succès, une kermesse au profit du Secours National.

Hanoi. — Les Championnats du Tonkin d'athlétisme sont disputés sous la présidence du Résident Supérieur Hælewyn.

Dalat. — Lê-thanh-Cac gagne le Grand Prix cycliste de Dalat.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

MICHEL-VINCENT, fils de M. Louis Berthon et de Mme, née Thérèse Heinschid (24 avril 1943).

ODETTE-MADELEINE-HENRIETTE, fille de M. Max Borel et de Mme, née Madeleine Largillière (27 avril 1943).

LOUIS-MARCEL-PATRICK, fils de Louis-Max Vinay et de Mme, née Angelard (29 avril 1943).

JACQUES-JEAN-MARIE-THIERRY, fils de M. et de Mme Michel Wintrebert (30 avril 1943).

PHILIPPE-HENRI, fils de M. et de Mme Benoît-Eugène Lésel (30 avril 1943).

CAMBODGE

MARIE-FRANÇOISE, fille de M. et de Mme Yves Bourguelle (avril 1943).

GUY, frère de Claude Hugues, Gilles et Christiane Colette (22 avril 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. RAYMOND-JEAN-JOSEPH ESCHBACH avec Mlle LOUISE-CHARLOTTE PAUCHONT.

M. GABRIEL MALLARD DE LA VARENDE avec Mlle RAYMONDE-EDMÉE-LOUISE CHAMBON.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. Léonce Charlery avec Mlle Nguyen-thi-Ngot.

MARIAGES

TONKIN

M. Michel-Eugène Lorion avec Mlle Denise-Raymonde-Ginette Géhin (27 avril 1943).

M. Albert-René Viala avec Mlle Marguerite Duvillier (28 avril 1943).

M. Gabriel-Marie-Lucien-Braise Rigault avec Mlle Denise-Marie-Georgette Bayle (29 avril 1943).

M. Paul-Yves-Aristide Martineau avec Mlle Andrée-Louise Caparros (28 avril 1943).

M. Ngo-dinh-Nhu avec Mlle Tran-le-Xuan (28 avril 1943).

M. Mathieu Amigues avec Mlle France Bonnet (29 avril 1943).

DÉCÈS

TONKIN

Mme Vve Mathilde-Noémie Primbaud (27 avril 1943).

M. Robert Bernhard (28 avril 1943).

M. Gustave Ribert (29 avril 1943).

Mme Deschamps, née Nguyên-khuong-Sen (29 avril 1943).

M. Elie Le Pennec (29 avril 1943).

Jean Zappa (30 avril 1943).

Mme Saint-Martin, née Marcelle Laure (2 mai 1943).

COCHINCHINE

M. Simone-Denise-Nicole, fille de M. et de Mme Robert Moitessier (22 avril 1943).

Renée-Michèle-Josiane, fille de M. et de Mme, née Antoine Baudot (22 avril 1943).

Jeanne, fille de M. et de Mme Eugène Jaspard (22 avril 1943).

Mme Vve Nguyen-van-Chan, née Tran-thi-Loi (23 avril 1943).

M. Jean Le Goff (25 avril 1943).

CAMBODGE

M. Henri Bouquet (29 avril 1943).



~ **J. P..., à Laokay.** — Soyez assuré que la vivacité de certaines de nos réponses correspond toujours à une impertinence ou à une impolitesse de nos correspondants. Quant à nos insinuations, elles sont également toujours fondées.

En outre, le Courrier de nos lecteurs a doublé depuis un mois et le rythme des abonnements s'accélère (nous tirons à 4.850).

Vous comprendrez que pour ces raisons, entre autres, nous ne suivrons pas vos conseils.

Quant à la Révolution Nationale, nous estimons qu'elle ne doit pas se prêcher avec euphémismes et ménagements, mais avec une sincérité quelque peu intransigeante qu'imposent les circonstances. Nous regrettons que ce ne soit pas votre opinion.

~ **P. R..., à Saigon.** — Nous sommes de votre avis. Pour mieux comprendre la Révolution Nationale, il faut mieux savoir ce qu'est le Communisme, dont trop de Français se font en général une idée imprécise et vulgaire.

Voici, outre les livres que vous possédez, ceux dont nous vous recommandons la lecture :

Nicolas Berdiaeff : « Un nouveau Moyen âge » ;

W. Citrine : « Je cherche la vérité en U. R. S. S. »;

Barthélemy : « Etude sur la nouvelle constitution russe », Revue de Paris, 1er septembre 1936 ;

Hélène Iswolsky : « L'homme 1936 en Russie soviétique » ;

« Le Communisme et les chrétiens », collection Présences ;

(Nous vous signalons tout particulièrement l'étude très objective du R. P. Ducatillon.)

Sieburg : « La nouvelle génération en Russie soviétique » (« Illustration » du 12 décembre 1931.) ;

P. Maury : « Idoles » ;

E. Schreiber : « Comment on vit en U. R. S. S. »;

« De Lénine à Staline » (numéro spécial du « Crapouillot », 1937).

~ **F. G..., à Doson.** — L'envie d'être brutal nous démange.

Mais cela peinerait notre correspondant de Laokay. Aussi nous nous abstenons. Mais soyez assuré que nous n'en pensons pas moins.

~ **S. D..., à Saigon.** — L'Association Alexandre-de-Rhodes et l'Association pour la diffusion du quôc-ngu sont deux organismes différents poursuivant des buts sensiblement distincts, quoique ayant des points communs :

L'Association Alexandre-de-Rhodes cherche essentiellement à « défendre et illustrer le quôc-ngu » ;

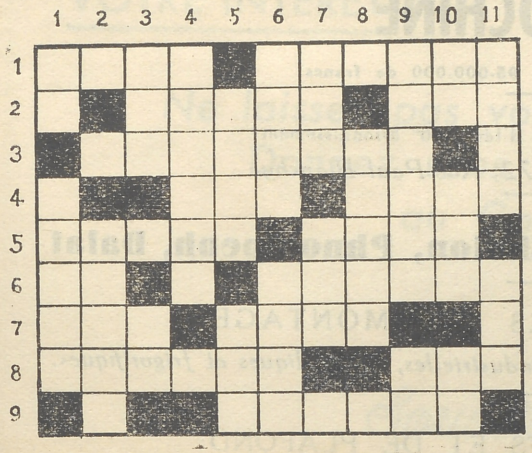
L'Association pour la diffusion du quôc-ngu s'efforce avant tout de lutter contre l'analphabétisme des masses ;

Inutile de vous dire que les deux associations travaillent la main dans la main, dans une estime réciproque.

L'Association pour la diffusion du quôc-ngu, dirigée par M. Nguyên-van-Tô, assistant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, poursuit à Hanoi et dans la banlieue de Hanoi principalement, une action remarquable, et modeste, ce qui ne gâte rien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 110



Horizontalement.

1. — Héros burlesque — Sous-préfecture, où naquit, au XVIIIe siècle, un grand poète français.
2. — Patrie d'un grand poète et siège d'une académie — Favorisé.
3. — Berceau d'un enfant chétif.
4. — Pour les architectes — N'aperçoit rien.
5. — Edifice où répétaient les chanteurs — Mère de deux suppliciés et belle-mère d'une personne assez dangereuse.
6. — D'un alphabet — Ne put décider un grand homme à échapper à la mort.
7. — Point de départ d'une période de l'histoire — Concitoyen.
8. — Patrie d'un général fameux — Nom latin d'une divinité fragile.
9. — Chef ancien qui usa d'un moyen de sélection original pour choisir de bons soldats.

Verticalement.

1. — Désigna des associés, d'ordinaire anglais — Poète du XVIe ou du XVIIIe siècle.
2. — Berceau d'un célèbre poétesse.
3. — Partie d'un instrument de musique — Initiales d'un statuaire bourguignon.
4. — Beau-frère d'un roi assassiné.
5. — Patrie d'un poète dont l'arrivée au monde littéraire fut saluée rétrospectivement par un cri de soulagement — Diminutif anglais.
6. — Patrie d'un homme célèbre, qui a fait se lever un grand nombre de gens — Ce qui manque aux esprits incomplets.
7. — Adverbe ancien — Prénom d'un peintre célèbre.
8. — Repos du dromadaire.
9. — Sent l'écurie — Au pays lombard.
10. — Dans les mots arabes — Exprime la nouveauté — Plus long à intervalles fixes.
11. — Coule en Belgique — Nuit latine.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 109

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	P	■	■	■	S	A	■	B	A	C
2	L	E	■	P	U	R	G	O	N	■
3	A	D	■	O	R	G	O	N	■	S
4	C	I	N	Q	■	A	N	N	E	E
5	A	L	E	U	■	N	E	E	■	L
6	G	E	■	E	P	■	■	T	H	E
7	E	■	P	L	A	G	E	■	O	N
8	■	O	L	I	T	A	N	D	R	E
9	O	R	O	N	T	E	■	O	R	■
10	R	I	T	■	I	L	■	L	A	S

Pour mieux comprendre l'ordre nouveau français.

Lisez tous :

RÉVOLUTION NATIONALE - L'AVENIR DE LA FRANCE

par Thierry Maulnier.

En vente dans les grandes librairies de Hanoi et Saigon — Prix 2$

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Imprimerie G. Taupin et Cie

Le gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques